Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 83 — 4 AOUT 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

LE COMMUNISME LIBERTAIRE

IL y a des noms qu'on ne prononce plus ou, si on les prononce, c'est avec hésitation. Et parmi eux, celui de communisme libertaire.

Et pourquoi ? On n'en sait rien. Les uns, hésitent à l'employer par crainte de confusion. Le communisme paraissant aujourd'hui le monopole des marxistes. Pour d'autres, au contraire, ce mot éveille trop de souvenirs révolutionnaires...

Et pourtant... On ne doit pas oublier que c'est au cri de communisme libertaire que se soulevèrent les paysans de Benevento et de Jerez, à la fin du siècle dernier. Que ce furent Malatesta, Faure et Kropotkine, ceux qui lui donnèrent tout son sens doctrinaire, en l'opposant au vieux collectivisme anarchiste. Et que ce fut le docteur Puente, le plus important des théoriciens de la Révolution espagnole, qui en fit le drapeau moral de la révolte des ouvriers et des paysans, avant et après le 19 juillet 1936.

C'est par le Communisme Libertaire — la C.N.T. espagnole avait déclaré, dans son Congrès de 1919, qu'elle allait « vers le communisme libertaire » — que les masses paysannes andalouses et castillanes luttèrent en 1932; que se soulevèrent les paysans d'Aragon, en 1933.

Il possède donc beaucoup d'héros et de martyrs, ce communisme libertaire. Alors, pourquoi ne pas en parler ? Pourquoi ne pas le revendiquer ?

Quand tout le monde parle de communisme, quand on ne connaît que les communistes autoritaires ou totalitaires, pourquoi ne pas rappeler, aux jeunes surtout, aux travailleurs surtout, qu'il y a aussi des communistes libertaires qui ont acquis droit de cité par leur sacrifice et par leur effort révolutionnaire ?

Il y a un communisme et des communistes qui sont contre l'Etat et contre la dictature; ils rêvent d'un monde libre et fraternel; ils croient en la possibilité d'organiser une société nouvelle, sans avoir pour autant besoin d'imposer la dictature du prolétariat, mais par méthodes fédéralistes, par le respect de la personne humaine, par la pratique et l'organisation de la liberté.

Un tel communisme existe; il a ses cartes de noblesse; un peuple en a déjà jeté les premières bases; il a essayé de construire quelque chose sur ces bases. Cet essai n'a pas été un échec, et, bien qu'encore incomplet. rudimentaire, mêlé à d'autres idées sociales, il a déjà servi à quelque chose...

Il faut actualiser à nouveau le nom et l'idéal du communisme libertaire. On a trouvé, comme euphémisme, le nom de socialisme libertaire, par opposition à socialisme autoritaire, craignant de dire, carrément, socialisme anarchiste... Ou peut-être parce qu'on veut trouver un compromis entre les deux conceptions du socialisme.

Le communisme libertaire est plus clair, plus précis que socialisme libertaire. Il exprime une idée concrète d'organisation sociale, de conception communautaire. Communisme se rattache à Commune et à communauté. Tant dans le sens politique que dans le sens économique, communisme et libertaire sont deux mots lourds de signification.

On doit dire, oui, on doit dire qu'il y a un communisme libertaire; qu'il y a des communistes qui sont contre la dictature, qui sont contre le totalitarisme, qui sont contre l'Etat Et qu'il y a des idées sociales capables de surmonter la conception primitive de l'étatisme, résidu de temps révolus, restes d'une vieille croyance au besoin d'un frein et d'une autorité : de vieilles croyances, qui reléguaient l'homme à une éternelle minorité d'âge, créant et prolongeant la race des chefs et des sorciers.

Il faut, oui, il faut revendiquer le communisme libertaire. Car il exprime fidèlement l'idéal humain d'un ordre social, axé sur la communauté libre et solidaire, sur l'entr'aide, sur le respect de l'homme, ses droits et sa personnalité.

Plus que jamais, le communisme libertaire nous apparaît comme une formule capable de représenter l'idéal de l'avenir dans un présent où il faut exorciser tant d'idées fausses, de superstitions autoritaires, de rances traditions du passé.

Savoir dire NON !

A force de taper sur le même coin, réussirons-nous à fendre la buche et à la faire éclater ?

Inlassablement, il nous faut remettre l'ouvrage sur le métier.

C'est toujours la même leçon qu'il nous faut présenter mais de façon différente en attendant qu'elle soit mise en pratique et bien apprise.

Nous ne cessons, les révolutionnaires, d'agir ainsi, soit par écrit, la parole ou des actes, selon les occasions, pour engager les victimes des divers états sociaux à se libérer et à organiser leur vie rationnellement. Que nos désirs aient des difficultés pour se réaliser, il se peut, mais il suffit que des circonstances favorables se présentent pour aller en avant vers un mieux-être et la liberté.

Que cela soit d'une façon ou d'une autre, l'actualité nous détermine à agir ainsi, soit pour défendre le bien acquis, soit pour améliorer ou transformer la situation ambiente.

Pour cela la volonté d'aboutir à un bon résultat doit se développer. Que les travailleurs, les producteurs, par leurs efforts physiques ou cérébraux, soient persuadés qu'ils détiennent, en eux, la base du fonctionnement de la société. C'est, du moins, ainsi que cela devait être, mais... Malgré que ces derniers soient indispensables pour assurer la vie générale des humains, en société, une catégorie d'autres humains malins, dont les scrupules ne gênent guère, prétendent organiser la production et régenter la société à leur profit. C'est ce qui a, d'ailleurs, lieu, et les producteurs de toutes sortes s'en laissent imposer. Pourtant vu les résultats de leurs efforts, un certain désir de goûter à ces résultats, se manifeste. Les malins qui se présentent en maitres ne l'entendent pas ainsi; s'estimant supérieurs et considérant les producteurs comme inférieurs, ils exercent leur commandement le plus autoritairement possible — il n'y a pas si longtemps que l'esclavage sévissait —. Si actuellement quelques petites libertés ont été conquises par les dirigés, les maitres tentent d'empêcher que les libertés se multiplient et font en sorte de freiner celles qui sont acquises.

Voilà ce que nous constatons, actuellement, en France.

Les gouvernements, imbus d'un autoritarisme exacerbé, sont au service des exploiteurs et parasites; ayant même persuadé une partie des travailleurs de leur utilité pour les gouverner, ils veulent leur retirer quelques libertés; pour cela il se servent de la machine étatique et font des lois. Comme la grande partie de la population, et, donc, presque tous les travailleurs aussi ne peuvent concevoir l'organisation de la société sans Etat, les lois que ce dernier impose, sont généralement observées, malgré presque toujours, leur liberticisme. Si quelques-unes de ces lois prétendent donner des avantages aux travailleurs et autres victimes de la situation sociale, c'est que ces derniers ont su conquérir ces avantages par leurs luttes revendicatrices; ainsi les gouvernements et leurs complices, pour justifier leur régime, n'ont pu qu'avaliser par des lois telles conquêtes et, souventes fois, dans leur esprit, avec l'intention de reprendre ce qu'ils ont dû accorder. C'est ce qui arrive actuellement. La classe ouvrière, avec ses organisations professionnelles, les syndicats, pour améliorer sa situation ou défendre ses acquis, en attendant de pouvoir faire une transformation sociale, a conquis une arme — si l'on peut appeler cela une arme — la grève. Les gouvernants, ayant peur d'une telle arme, veulent l'émousser et s'ils pouvaient la supprimer; pour cela il font voter une loi.

Quelle valeur peut avoir cette loi, comme d'autres d'ailleurs, si ceux contre qui elle doit s'exercer, n'en tiennent pas compte ?

Jusqu'à présent, la grande partie des gouvernés, dont les victimes, ont répondu oui-oui à leurs gouvernants et maitres; cet acquiescement est la principale raisont de ce qu'ils sont victimes. Ils ont tout intérêt à ce que cela change; il leur faut donc répondre NON et étant fermement convaincus, agir en conséquence. Que peuvent faire les gouvernants et autres maitres devant pareille détermination ? Répondre NON à l'autorité, c'est désobeir et affirmer son individualité. Ce n'est qu'ainsi que la classe ouvrière pourra se faire respecter en attendant mieux.

Ce printemps dernier, nous avons eu l'exemple du NON des mineurs, quoique les résultats de leur grève soient minimes, ce NON a eu un grand retentissement et les gouvernants n'ont pas osé aller contre.

Il en serait de même, si le NON était utilisé, pour ainsi dire continuellement; cela éviterait la malfaisance des gouvernants de s'exercer; à la longue cela pourrait habituer les humains à la **non reconnaissance** de l'utilité de toutes sortes de maitres, dont les Etats.

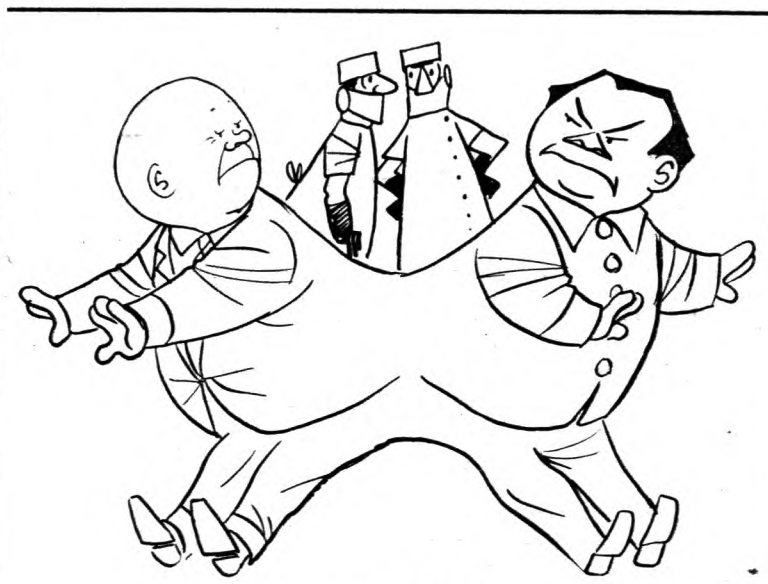
Que leur NON serait bénéfique pour tous les peuples.

Je ne puis terminer, sans faire, encore, une constatation.

Dans leur inconscience — car ils sont par trop inconscients — les peuples désirent, tout de même, souffrir le moins possible et vivre en paix. Les Etats, au contraire, pour se maintenir, n'hésitent pas à s'organiser et à l'occasion déclancher des guerres. S'il pouvait exister une grande partie des peuples qui soit consciente et qui n'hésite pas à répondre NON aux ordres des Etats, cela pourrait changer la face des choses.

Aussi faisons en sorte à déterminer les humains d'affirmer leur refus aux Etats en attendant qu'ils ne reconnaissent plus et qu'ils nient l'utilité de ces derniers, par conséquent en poursuivant l'abolition.

Edouard BRUNET



— Il faut couper... il faut couper !...

Le grand meeting pour la liberté des peuples opprimés

Nous reproduisons de « La Dépêche du Midi », de Toulouse, du 22-7-63 :

La colonie espagnole, si nombreuse dans notre région, s'était déplacée de tous les départements environnants pour assister, au Palais des Sports toulousain, au grand meeting de propagande pour la liberté des peuples oprimés.

De l'Aude, du Tarn, de l'Ariège, des cars avaient amené hommes et femmes, jeunes et vieux — environ trois mille au total. A 10 heures, à l'ouverture du meeting, on notait sur l'estrade officielle la présence de Mme Federica Montseny (Association Internationale des Travailleurs), MM. Respaut (C.N.T. française). Peyraut (Mouvement Libertaire français), Turmo (C.N.T. française), Bruno (Jeunes Libertaires de Toulouse), Planas (S.I. de la C.N.T.E.), Estallo (C. de R. de la C.N.T.E. en Haute-Garonne).

UN ACTE DE SOLIDARITE

M. Respaut, premier orateur, après avoir fait le procès du franquisme, déclara : « L'écrasement de la révolution espagnole a été l'écrasement du prolétariat du monde entier. Mais ce prolétariat est-il prêt à reprendre sa marche ? Il est permis d'en douter, car tout le monde est plus ou moins inféodé à droite ou à gauche ».

M. Peyraut précisa ensuite le but de cette réunion, acte de solidarité avec les prisonniers du monde entier. « Les U.S.A., dit-il, avaient déjà la « semaine des pays emprisonnés », c'est-à-dire pour eux les pays derrière le rideau de fer. L'U.R.S.S. a répliqué en créant la « semaine des nations captives », ce qui pour elle signifie le Sud-Vietnam ou Porto-Rico.

« Mais il ne faut pas oublier, dit l'orateur, les prisonniers noirs aux U.S.A., les opposants au régime titiste en Yougoslavie, les démocrates du Moyen-Orient et les républicains espagnols, oubliés du reste du monde.

« Actuellement, ajoute-t-il, les jeunes sont déroutés par les méandres de la politique internationale, par la scission russo-chinoise. La seule voie qui demeure pour le proletariat, c'est de retrouver sa liberté, de reprendre en mains son propre destin, et, tournant le dos à l'Etat et aux partis, de revenir à la libre discussion et à une discipline librement consentie ».

Prenant à son tour la parole, en espagnol, Mme Federica Montseny, orateur de grand talent, allait enflammer l'auditoire par son exposé magistral.

LE PROCES DU FRANQUISME ET DE LA REACTION

« Réduite à des proportions minuscules par la réaction internationale, l'A.I.T., affirme-t-elle, s'applique toujours à lutter pour la libération des hommes. Elle n'a pas fait moins, en tout cas, que les grandes centrales syndicales mondiales qui ne sont jamais intervenues avec le poids de ses millions d'adhérents pour aider les ouvriers espagnols en grève dans les Asturies, en Biscaye ou en Catalogne.

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

Dia tras dia

Una revolución en Inglaterra

NO se trata — ¡oh, no! — de una revolución violenta. No ha habido choques con la fuerza pública, ni barricadas, ni huelgas, ni manifestaciones.

Es una revolución entre bastidores, que conmueve profundamente los cimientos de la sociedad británica y que conturba las conciencias de las clases más representativas de la misma.

Para esas clases, que constituyen, como mínimo, el 50 % de la opinión inglesa, la existencia de los vicios, las complicidades y las implicaciones puestas de manifiesto en torno al escándalo Profumo, les ha sumido en un mar de confusiones. Para las clases pasivas británicas, para las señoras y los señores retirados de sus carreras, de sus negocios o de sus cargos; la vieja aristocracia y la burguesía media; todo ese mundo estricto, puritano, monárquico y conservador de las virtudes moderadas de la rubia Albión, saber que existen ministros que pasan noches con maniquíes más o menos prostituídos; que hay médicos, amigos de los miembros de la familia real, que se dedican al proxenitismo; saber que hay «gangsters» de gran estilo, que negocian con los alojamientos, contando con la complicidad de varios ministros; conocer, en una palabra, los «dessous des cartes» de la vida política inglesa, revelados por las declaraciones ante un tribunal de dos o tres muchachas más o menos venales, es un duro golpe.

Y, para poner en peor situación al gobierno Macmillan y al conservadurismo inglés, la Policía, en sus investigaciones buscando los aspectos de espionaje y contra-espionaje que podía haber en las «amistades» y los triángulos trazados en torno a la casa de Lord Astor-Dr. Ward, si bien no ha descubierto copias de planos secretos ha encontrado, en el propio ministerio de la Guerra, una magnífica colección de fotografías pornográficas que ha acabado de precipitar en la desolación más indignada a los «bien pensantes» ingleses.

Para estos señores y estas damas, el espectáculo es apocalíptico. Todas las viejas nociones de orden, de moral, de decencia, de respeto a lo estatuído, vacilan muy seriamente.

Caerá el gobierno Macmillan, pero con él se hundirá el partido conservador en Inglaterra y se desmoronará una buena parte de la veneración casi religiosa de las clases medias hacia la realeza y la «gentry», encarnación de las más respetables y respetadas tradiciones.

Aunque el más prudente silencio se haya hecho en torno a cuanto podía complicar a la casa real inglesa en los misterios del pabellón de Ward, en las orgías nocturnas en las que ejercían de « barmans» hombres misteriosos desnudos de cuerpo, pero cubierto el rostro con antifaz, todas las sospechas son permitidas, desde que, en plena audiencia del proceso Ward, una «respetuosa» ha declarado haber tenido relaciones íntimas con Lord Astor y haber recibido dinero en cambio de sus «servicios» de éste y de otros personajes.

Por otra parte, el buen pueblo medio inglés se entera ahora de que hay «gangs», perfectamente organizados, que explotan la miseria de los viejos y de los desvalidos, consiguiendo expulsarlos de sus míseros alojamiento, para instalar en ellos, a peso de oro, jamaicanos y prostitutas, a los que explotan a su vez, haciéndoles pagar alquileres diarios a precios escandalosos. La muerte misteriosa del jefe de este «gang», que fué «amigo» de Cristina Keeler y de sus amigas, acaba de añadir un matiz más, macabro y tenebroso, a todo este ruidoso proceso de la sociedad inglesa.

¿Qué saldrá del escándalo producido? Probablemente nada. Ward se salvará del presidio, gracias a sus muchas y elevadas influencias; la Keeler y la «Mandy» Rice-Davies conseguirán contratos cinematográficos y saldrán ganancias de todo el «asunto» Ward, pero, en la vida social británica, este «asunto» tendrá más íntimas consecuencias que el «asunto» Dreyfus en Francia. Todo se producirá en secreto y en silencio, pero algo ha muerto para siempre en la púdica Albión: sus clases directoras y aquellas otras clases que sostienen con su credulidad y su confianza a la Monarquía y a la Corte, han sido totalmente desenmascaradas y edificadas.

No todo está podrido en Inglaterra, pero el olor que despiden sus clases altas y sus intocables, empieza a ser tan hediondo, que pocas narices pueden soportarlo.

¿Empezará a haber republicanos en Gran Bretaña?...

Aunque no deben hacerse ilusiones: las repúblicas están tan podridas como las monarquías. Porque lo que está podrido, es el sistema capitalista y todo cuanto lo cimienta y lo apoya.

Federica MONTSENY

Los objetivos de nuestra lucha

Aunque los imperativos del momento aconsejan impulsar la caida de la dictadura, no podemos perder de vista las tareas posibles que a este hecho pueden suceder. Sería peligroso pensar, que, logrado el cambio de régimen en España, los factores esnciales para normalizar la vida del pueblo concurrirán sin preocuparse de ellos, sin esfuerzos ni riesgos.

El examen de ese futuro, compete considerablemente a la Confederación Nacional del Trabajo. No somos un partido cualquiera; no podemos darnos completamentl por satisfechos con derrocar a Franco. Tras la caida del régimen, hay todo un plantel de objetivos sociales que se agitan, reclamando rápida y certera solución.

De no ser con la Unión General de Trabajadores — por su carácter eminentemente obrerista — será dificil poder sincronizar actividades de ninguna naturaleza con otras corrientes de opinión política. Y esto, desde luego, a condición de que dicha central sindical racabara independencia de toda clase de influencia política.

Las características que los adelantos imprimen a los tiempos presentes, instan a los trabajadores a una demostración de su capacidad creadora y de su conciencia. U.G.T. y C.N.T., vinculadas para la defensa de la clase trabajadora, pueden ser factor determinante de muchos y grandes avances. Pero si la Unión General de Trabajadores hipoteca sus movimientos a conveniencias de sector político, la C.N.T. tendrá que actuar sola, y tal vez, en alguna ocasión, opuesta a la U.G.T.

A la militancia confederal no debería escapársele en las condiciones que va a quedar España al caer la dictadura. La complejidad ruinosa del pais será más amplia y profunda de lo que imaginamos. Lo ideal sería afrontar esa situación, y resolverla, unidos todos los opositores al franquismo. De esto queda descartada toda posibilidad. El interés en las soluciones de carácter social no existe más que en la C.N.T.; lo demás son ambiciones de coto, cuando no proyecciones de interés personal.

Tal vez, casi seguro, que nos quedaremos solos. Nuestro pensamiento social es muy dificil conciliarlo con aspiraciones que no respiran acción justiciera. Por esta razón, de no ser por hechos excepcionales, como la presente lucha contra el fascismo español, la historia deparó pocas probabilidades de actuación conjunta con quienes persiguen dominio gubernamental. Desde que en España tomó cuerpo la lucha obrera, y se perfilaron las dos tendencias sindicales muy pocos hechos se registraron de colaboración abnegada, y sinceramente fomentada. La incompatibilidad de sentimientos, entre una y otra esfera de actuación obrera, no tuvo por menos que romper toda relación.

¿Será la proxima una faceta distinta? Creemos qde no. Tal vez, cuando regresemos a España, hayamos divulgado bien las ideas libertarias, y se las haya comprendido, podramos irradiar e influir más que antaño. Todo depende de nuestra conducta personal y orgánica. De cualquier modo, erróneo será no comprender, que nuestra labor más fecunda ha de desarrollarse en los frentes del trabajo y entre los trabajadores.

No implica lo dicho que nuestro horizonte exclusivo sea el Sindicato; si éste está llamado a ser fomento de actividades sociales, de defensa proletaria y exponente de latir humano, la militancia conciente y capaz buscará oportunidades y lugares para la siembra de ideas. El Movimiento Libertario, desde su ángulo sindical o específico, deberá tener contacto con entidades donde pueda efectuar buenas labores y ampliar su capacidad.

Uno de los puntos donde, a nuestro parecer, mayormente deberíamos centrar nuestra atención, y nuestro esfuerzo, es el campo juvenil. Y no solo con el fin de utilizar su natural predisposición a la audacia. Quizá esto también haga mucha falta, pero los objetivos del Movimiento Libertario, de preferencia, pueden ser muy distintos. Si no nos engañamos, nos desvelamos por cimentar un mundo libre, de personalidades que aborden y resuelvan, con justicia, los esenciales problemas de la vida. Y para esta tarea, primordial y elevada, el factor cultural debe concurrir con toda su amplitud.

Los márgenes de lucha por mejoras económicas, interpretación preferente de otros tiempos, resultan estrechos y poco fecundos en estos momentos. La C.N.T., desde la Revolución de julio de 1936, amplió sus horizontes de movimiento de superación social. No pueden enfocarse las preccupaciones, ni el concurso de las energías, en su casi totalidad, como hicimos, tratando de arrancar a la burguesía más céntimos y horas de descanso. La solidez del mundo estatal y capitalista hay que minarla por otros lugares.

El nexo C.N.T.-U.G.T., tal como consignamos en otro lugar de este trabajo, debería ser, sería un paso formidable. La defensa de los obreros quedaría garantizada por sí mismos. ¿Qué potencia política podría rechazar, o condicionar, lo que los trabajadores plantearan en defensa de sus legítimos derechos? Ninguna. Pero si no existe independencia en la otra fuerza obrera, la entente entre los trabajadores tendrá muchos inconvenientes. Y no obstante, la C.N.T. debería, en todo lo que sean organismos obreros, cultivarlos, aunque indirectamente, para sustraerlos a influencias nocivas.

Lo que si interesa al movimiento confederal, es no perder de vista que es eminentemente obrero y que, por sus acuerdos regulares, es fundamentalmente libertario. Desde esa base, amplia y eficaz como no hubo otra, hay que determinar todas las acciones tendentes a la manumisión humana. Los objetivos marcados como finalidad social están bien definidos; los medios para lograrlos también.

El sindicalismo de contenido obrero, llamado libre, o demócrata, reformista al fin y al cabo, es ambicionado y protegido por toda clase de gobiernos, para continuar defendiendo los intereses privados; el revolucionario, que es el de la C.N.T., tiene otra misión histórica. Sabiendo que la riqueza humana y social tiene su origen en el trabajo, el trabajador es quien interesa para las grandes realizaciones. Es, sin duda, el acierto mayor que en sus fundamentos ha tenido la Confederación Nacional del Trabajo.

En tal sentido, encaminados a cubrir objetivos de superación humana, la acción de la C.N.T. puede y debe ampliar sus influencias, pero jamás rectificar sus axiomas. Solo el mundo del trabajo puede interesar a los que ambicionan una sociedad equitativa. Desde ahí debe operar la militancia confederal.

Severino CAMPOS.

RAPIDO COMENTARIO
a un «Fait divers»

Los que, por razones de índole moral, sentimental y humano, nos consideramos fervientes y eternos enemigos de la pena de muerte, por considerarla como un signo de verdadera barbarie ancestral y en total desacuerdo con una Sociedad que se pretende civilizada, he aqui que, un hecho reciente viene a confirmar, de manera formal e inequívoca, la justeza y rectitud de nuestra ya clásica posición, ante tamaña y mil veces injustificada monstruosidad jurídica.

Esta vez, se repite el caso desgraciado, tantas veces ya ocurrido, para vergüenza de los hombres, de haber sido condenado y ejecutado, un hombre joven, completamente inocente. **Al igual que en América, con los Mártires de Chicago, con los anarquistas Sacco y Venzeti y últimamente con Caryl Chessman (del cual aún no se ha demostrado su culpabilidad en el delito porqué fué condenado a muerte y ejecutado) estos dias la Prensa diaria nos ilustra lamentablemente, de otro idéntico caso más. En efecto, todos podemos recordar que en Marzo 1962, fué ejecutado en la capital de Inglaterra un joven de 25 años, llamado James Hanratty. Este hombre, llegado a penas al umbral de la vida, se vé acusado de haber asesinado un automovilista en plena carretera, después de haber efectuado con el mismo, un recorrido en su automóvil. Miles y miles de peticiones pidiendo gracia (entre las cuales la nuestra no faltó) fueron cursadas al Ministerio del Interior inglés. Todo inútilmente; nada valió para ahorrar una vida humana que, apenas empezaba a vivir. La acusación principal, y se puede decir, por la cual el joven, asesinado legal e impunemente, fué condenado, emanaba de una joven de 23 años, llamada Valérie Storie y que acompañaba a la víctima. Sin embargo, la existencia de una duda parecia estar confirmada por el hecho de que el jurado deliberó durante** no menos de 10 horas, **antes de concluir en la culpabilidad del inocente ajusticiado. Ante casos concretos de esta índole ¿es posible, nos preguntamos nosotros, que las personas que forman parte de un jurado, puedan seguir viviendo en paz con sus conciencias, dormir y comer tranquilos, sin remordimiento alguno? ¿Como vá a reacionar ahora, al saber que el verdadero culpable del crimen se ha dado a conocer, la acusadora número uno del desgraciado joven Hanratty, señorita Valérie Storie? Nos gustaria en grado sumo, saber nada más que como simple curiosidad, si dicha señorita seguirá ella también en paz con ella misma apesar de saber que su conciencia, nada limpia por cierto en una joven de su edad, se encuentra cargada de tan despreciable y terrible fardo. ¿No seria, desde el punto de vista moral e inhumano, de los que son partidarios de la pena capital, lógico el que se le aplicase la misma pena a la que ha sido responsable del asesinato legal que comentamos? Por esto repetimos y seguiriemos repitiendo: que ante tamaña monstruosidad ¿no es preferible, mil veces, dejar en vida a un criminal que no el quitársela a un inocente?**

Vicente CAUDET.

Port-de-Bouc. Julio 1963.

Le grand meeting pour la liberté des peuples opprimés

(Suite de la page 1.)

« Jamais les démocrates ne pourront se laver du crime qui consista à donner leur signature à la non intervention, pendant la guerre civile, alors que le franquisme espagnol recevait l'aide du fascisme italien et du nazisme allemand.

« Si le peuple espagnol avait été aidé, jamais Hitler et Mussolini n'auraient pu déclancher la guerre de 1939-1945. Les bombes qui tombaient sur Madrid préfiguraient celles qui allaient tomber sur Paris et sur Londres.

« De son côté, l'U.R.S.S. signait clandestinement le traité de non agression germano-soviétique, en 1939, dont l'une des clauses était l'abandon de la cause révolutionnaire espagnole. Et cela, parce que le communisme russe s'était aperçu qu'il ne pourrait jamais assujettir la révolution espagnole.

« C'est d'ailleurs la leçon de cette révolution espagnole : Aucune révolution de type mondial ne pourra réussir si elle tend à un monopole (russe ou autre). Et une révolution ne doit pas tourner en dictature ni abandonner aucune de ses conquêtes ».

LA FORCE DES JEUNES

Poursuivant le procès du régime actuel, Mme Montseny accuse :

« Franco veut faire de l'Espagne une colonie économique du capitalisme, américain ou européen, même par l'intermédiaire du Marché commun. Il a déjà fait de l'Espagne une base militaire aéro-navale américaine ».

Mais l'espoir demeure.

« S'il n'a pas été possible de créer sitôt après la guerre, le front antifranquiste international, il n'en demeure pas moins que le peuple espagnol ne s'est jamais soumis. Des forces nouvelles se lèvent; les grèves très fréquentes sont la preuve du courage de la classe ouvrière. Les jeunes Espagnols, honteux de ce qui se passe chez eux, seront fidèles à la foi et à l'idéal de leurs prédécesseurs.

« Notre devoir actuel est de construire des cadres syndicaux, d'effectuer un travail d'imprégnation des masses espagnoles; les mobiliser, leur donner une volonté.

« La jeunesse espagnole réalisera cette grande entreprise ».

*

Dimanche après-midi, le même Palais des Sports accueillait un supergala de variétés organisé par la « Solidarité Internationale Antifasciste », avec le concours de nombreuses vedettes de la chanson et de la danse; spectacle animé par l'inépuisable Juan Montiel.

REPORTAGES

Impresiones de un Viaje a Méjico

Retorno al Canadà

(Conclusion)

Habiendo sido uno de los móviles más importantes de nuestro viaje, conocer el mayor número posible de compañeros y ver las actividades de nuestro Movimiento sobre el terreno, a lograr ese objetivo dedicamos el máximo tiempo que las dos semanas de vacaciones nos permitieron.

Excusaremos decir lo fácil que nos fué entrar en contacto con el grueso de la militancia y las atenciones de que fuimos objeto. Lamentamos solamente no haber podido complacer las numerosas invitaciones que espontáneamente se nos hicieron por parte de compañeros que nunca habíamos conocido y a los cuales deseamos dedicar abiertamente nuestra gratitud.

En Méjico, como en casi todas las grandes ciudades latino-americanas, existe un Centro Republicano español. Se trata de un grandioso edificio, dejado por un emigrante de izquierda al morir, en el que se encuentran los locales de las diferentes organizaciones y partidos políticos exilados. En uno de los pisos se reunen nuestros compañeros todos los miércoles y nosotros tuvimos la suerte de encontrarnos presentes a estos comicios dos veces.

Nuestro interés en conocer de cerca la organización de Méjico, había sido consolidado a través de los años y de los hechos; pues desde que la cohesión de las fuerzas libertarias en el destierro se llevara a efecto, la sección de Méjico ha sido, sin duda, la más discutida y cuyas actividades han pesado más, después de Francia, en la marcha del movimiento y de las ideas anarquistas en general.

No es que el núcleo de Méjico, sin ser pequeño, sea tampoco tan importante numéricamente, como para que su influencia se haga sentir de forma tan poderosa. Esta incógnita, que no ha cesado un solo momento de actualizarse con toda pujanza y que a nosotros nos tenía confusos, quedó despejada en la primera ocasión que pudimos presenciar los interesantes debates de aquellos veteranos del Anarquismo.

Los compañeros de Méjico son elementos muy activos y competentes en todos los respectos. Ellos no solamente están informados en detalle de los asuntos de España, más conocen, se preocupan y discuten con autoridad los problemas de Venezuela, Brasil, Argentina u otra nación cualquiera.

No cabe duda también tienen sus flacos, creados éstos por características sociales particulares del país que les dió asilo y que a fuerza de habitarle han llegado a querer; cosa muy difícil, y simple vista, para quienes hemos pasado la mayor parte de nuestra vida entre Francia y Canadá. Precisamente, hablando sobre este tema en casa de un compañero, tuvimos la oportunidad de constatar este normal querer que los españoles exilados sienten por Méjico. Al referirle los defectos espantosos que habíamos observado, nos dijo, textualmente: — Compañero, a Méjico hay que mirarlo con el corazón, no con los ojos.

Esta bella expresión, un tanto filosófica, se nos quedó tan grabada en la mente, que después hemos reflexionado muchas veces sobre su significado.

Por nuestra parte, no compartimos esa opinión; creemos un deber de señalar errores y defectos, aunque éstos fuesen sustentados por nuestros seres más queridos. Y los mejicanos en general, por desgracia, se caracterizan por su falta de responsabilidad. Rasgo desastroso éste, que tanto hace sufrir a las personas de seriedad, obligadas a convivir entre ellos y que nos ha sido señalado por docenas de compañeros con ejemplos vividos todos los dias. Por consiguiente, en más de una ocasión, nos vemos obligados a dudar de la sinceridad de quienes cantan loas a actitudes y a formas de ser de pueblos, que ellos no solo no imitan, sino que son antípodas de las mismas.

Volviendo de nuevo a la idiosincrasia de nuestro movimiento en Méjico, podemos decir, sin temor a equivocarnos, es el más dinámico y mejor preparado social e intelectualmente de todos los sectores políticos en el exilio. Sus diversas publicaciones, programas de radio, conferencias, jiras, obras de teatro, exposiciones y demás manifestaciones del saber y del arte, son claro exponente de esa exuberancia militante sin igual.

Una tarde, el joven Eliseo Rojas nos invitó a que visitásemos la imprenta en que se edita la revista «Tierra y Libertad». ¿Cuál no sería nuestra sorpresa y satisfacción, al llegar al local y encontrarnos con una docena de compañeras y compañeros trabajando febrilmente en el embalaje de los paquetes? Aquello nos hacía vivir tiempos gloriosos del Anarquismo constructivo. No pudimos por menos de incorporarnos a la obra; la labor no podía ser más agradable, sobre todo, cuando por nuestras manos se deslizaban paquetes dirigidos a individuos y lugares que nos son tan familiares.

Debemos anotar, no obstante, en Méjico igual que en Francia y pese a las facilidades de la lengua y demás, nuestros compañeros no han llegado a perforar la muralla de la indiferencia en el autóctono y la F.A.M., lo mismo que la F.A.F., vegetan, quizàs no en estado de regresión, pero sí de indigencia. No cabe duda, nuestro ideal, de por sí, es un tanto exigente y requiere del individuo, sino un nivel elevado de cultura y de moral, sí un espíritu de superación, poco común en los tiempos que corremos. Por esa misma razón, no creemos sea este hecho de lamentar ni mucho menos, considerando el medio ambiente, ya que es mil veces preferible tener cuerpo pequeño y sano, que grande y podrido, como les sucede a los comunistas, por ejemplo.

Es hora de emprender la marcha del retorno. Hasta el último momento, los compañeros de Méjico nos han tratado con el cariño que se trata a un hijo y a un hermano. Al despedirnos, sentimos dolor por tener que separarnos. En su ambiente uno se siente vivir en un mundo de ensueños; por el contrario, la atmósfera que respiramos en la calle nos asfixia. ¡Terrible contraste! Otro más de los tantos que hemos presenciado en Méjico.

De regreso, cuando el avión a reacción volaba a una altura que casi no podíamos divisar tierra, por nuestra mente deslizaban en retrospectiva, momento por momento, quince dias muy interesantes de nuestra vida, pasados entre los inolvidables compañeros de Méjico.

Acracio ORRANTIA.

Acto antifranquista en Perpignan

Organizado por la Federación Local, Sección francesa de la Liga de los Derechos del Hombre de los Pirineos Orientales, tuvo lugar, en el cine « Caméra », una importante conferencia sobre los aspectos sociales, jurídicos y humanos de la ejecución de Julián Grimau y, al mismo tiempo, un acto de protesta contra el régimen franquista el 19 de mayo último.

Hubo representantes de los partidos de izquierda tradicionales, como el partido radical y radical-socialista, socialistas S.F.I.O. y P. C.; también el P.S.U. y la Federación de la Educación Nacional, amigos de la U.N.E.F., Unión Progresista, Libre Pensée y Unión Racionalista, así como la C.G.T. francesa.

Unos jóvenes libertarios hicieron circular octavillas en las que, muy acertadamente exponían al numerosísimo público reunido de que no es el caso de Julián Grimau el solo y que los jóvenes libertarios españoles Jorge Conill y Valls, estudiante, ha sido condenado a 30 años de cárcel. Marcelino Jiménez, 26 años, condenado a 25 años; Antonio Mur, 28 años, a 18 años de reclusión, todos ellos de Barcelona. Julio Moreno, 28 años, condenado a 30 años; Francisco Sánchez, 24 años, condenado a 28 años y diez otras penas de 8 a 12 años han caído sobre otros jóvenes, cuya edad media no pasa los 22 años, todos ellos en Madrid. Más recientemente, el 23 de febrero, fué asesinado en Jerez de la Frontera el joven escritor Manuel Moreno y Barranco, de 27 años de edad, encarcelado a principios del mismo mes, habiendo sido arrojado de lo alto de una galería, en la cárcel, la mañana del mismo día. Autores todos del mismo crimen: amar la libertad, y condenados sin pruebas.

Y las octavillas terminaban: «La Federación Internacional de Juventudes Libertarias denuncian TODOS los crímenes de la dictadura franquista y de todas las dictaduras».

El conferenciante, presidente departamental de la Liga de los Derechos del Hombre, hizo una verdadera autopsia del régimen fanquista, quien, no contento de haber sembrado la muerte y el crimen, levantáronse contra una República legalmente constituida, asesina, veinticinco años después, por crímenes que, si hay responsables, incumben primeramente a los que se sublevaron.

Analizó la vida de los refugiados desde hace 25 años y afirmó que, bajo ningún concepto, se les puede comparar con los criminales a las órdenes de los Bastien Thiry. Denunció la ayuda recibida por parte de los Estados Unidos, sin la cual el régimen estaría hundido, y criticó el hecho de que los representantes de este país no hacen nada para derribar la más abyecta de las dictaduras. Nos preguntamos qué es lo que ha dicho el señor Malraux, ministro de la República francesa, organizador de las brigadas internacionales de la aviación republicana española, de la visita que hizo otro ministro, colega suyo, para prestar a Franco, ahora que vuelve a estar en mal tránsito, unos cuantos millones.

«Nosotros estamos en contra del manco que gritó ¡Viva la muerte! llamado Millán Astray, y en favor de aquel otro manco que se llamó Cervantes que nos legó el insuperable «Don Quijote de la Mancha».

«En favor de Francisco Ferrer y Guardia, asesinado por haber fundado la Escuela Moderna, en contra de los que gritan ¡abajo la inteligencia! y qué tuvieron necesidad de los dictadores Hitler y Mussolini para vencer a un pueblo.

«Nosotros estamos a favor de un García Lorca que dijo: «Yo soy amigo de todos los que sufren»; de Antonio Machado, que murió en un pueblecito cercano llamado Collioure; de Unamuno que dijo: «¡Venceréis pero no convenceréis!»

«Contra aquel que dijo: «Si es menester, fusilaré la mitad de España», y 25 años después, fusila a Grimau por crímenes de guerra».

Fué muy aplaudido.

Para resumir, diremos que fué un acto más, y que nos parece, habríamos de pasar a los hechos si queremos terminar con esta inmundicia de una vez.

M. MARGARIT

Carta Marrueca

El turismo politico
y la politica del turismo

Al parecer, y refiriéndonos tan solo a los comentarios de la Prensa, la visita a Marruecos del ministro franquista del ramo, ha dejado en pañales a la celebrada, hace pocos meses aún, por el vice-presidente del Gobierno del Caudillo, el hoy general Muñoz Grandes y — en el ayer de la «Cruzada» — antiguo comandante de Mehal-las-Jalifianas, que a la península arrastraba, hace poco más de veinticuatro años, a los «hermanos de piel tostada» del Generalísimo.

Acostumbrados a la tergiversación de los fines y propósitos que, en el fondo diplomático, encubren estas «paseatas» político-turisticas, queremos marcar hoy la línea recta en la demarcación geométrica que viene de unir, en un haz tripartito, a Paris-Madrid-Rabat y demostrar el error que existe en el aforismo escolar de que sea la recta «la más corta distancia entre dos puntos».

Más allá del sueñuelo marroqui de la constitución del Gran Maghreb, existe, como amenaza permanente y cercana, la incógnita argelina y, tras ella, las apetencias de Nasser, al querer proclamarse como emperador del Mundo árabe.

Todo ello nos viene a explicar, por un lado, con clara diafanidad, parte de los acuerdos tomados en la reciente Conferencia de los Estados africanos celebrada en Addis-Abeba; y por otro, la defensa y retención, por parte interesada, de los vastos yacimientos de oro negro en explotación fructífera en el Sahara argelino y los, hasta ahora, problemáticos que se efectuán en el sur marroquí y en terrenos de Mauritania.

Se hallan en juego, por parte de Francia, su explotación y por parte franquista, la conducción a través del territorio español con entrada por Cartagena.

La Conferencia de Addis-Abeba nos ha traído, en sus resultados positivos, muchas lecciones que debieran ser aprovechadas por las grandes centrales obreras internacionales, puesto que, en realidad, estas podrian unir a la fuerza y razón del número de sus adheridos, la fuerza y razón combativa de las masas que agrupan.

Uno de los primeros resultados que tenemos a la vista, es la esfuminación de la célebre Carta de Casablanca, prácticamente destinada a desaparecer del bello sueño de la política marroquí. Después ya puesto en práctica con suficientes «buenos resultados diplomáticos», el relegar al ostracismo de la política Internacional a la dictadura salazarista, cerrándole Legaciones y Consulados en varios paises de Africa y Asia. Un valeroso tanto ganado por el capitalismo, que quiere ver abiertas de par en par las puertas de su «desinteresada» ayuda a los pueblos de recién adquirida independencia. Y en este particular, hemos de consignar, no sin rebelada amargura, la quietud de las internacinales obreras que dejan las manos libres al capitalismo, olvidándose que la acción directa de los trabajadores del orbe, imponiendo severo boicot a la navegación marítima «de y hacia» la Península Ibérica, hubieran acortado en mucho la ya larga existencia de las dictaduras que padecemos hace más de un cuarto de siglo.

Sin embargo, más astuto y más sagaz, maniobrando más inteligentemente, ante las perspectivas de una Argelia de «corte castrista», el capitalismo más directamente interesado ha conseguido ya el principio de la «desintegración» benbelista, lanzando a los «hermanos de la Revolución» a una lucha de genocidio, pareja a la de los célebres grillos de Patagonia.

Y, mientras, no dando descanso a sus pruritos de grandeza, De Gaulle abraza cordial y fraterno al rey de Marruecos y le induce a celebrar, aún que sea por el corto espacio de dos horas, a su paso por el aeropuerto de Barajas, una entrevista con el ya decrépito «Paco medallas», al objeto de ponerle al corriente de los acuerdos tomados en el Quái d'Orsay, por aquello de que «hombre prevenido, vale por dos», que en este caso serán tres.

Al Caudillo, hombre avisado de suyo y gran estratega en arte maniobrero, le viene la entrevista de perillas. Mientras «los tres» tengan que dedicarse a la defensa de unos intereses «legitimados» en Evian, pero puestos en la picota por la política árabe del nasserismo, es natural la obtención de una solicitada ayuda franquista, siempre que las apetencias de Allal-el-Fassi (Istiqlal), queden relegadas al olvido y puedan permanecer en paz los millares de soldados españoles en espectativa en las plazas de soberania de Ceuta y Melilla, y en los territorios de Ifni y Rio de Oro.

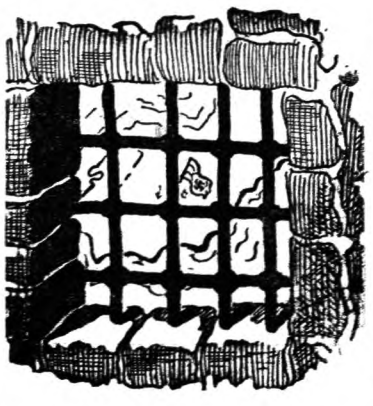
En el fondo, y aprovechando la raigambre hispano-musulmana, la sagacidad «degaullista», no podria haber encontrado mejor «valedor» para la defensa de los intereses propios, que al joven ministro turista de Franco, quien, de seguro, ya habria sido aleccionado en sus recientes entrevistas en la capital francesa. Y, puestos a creerlo asi, nada más acertado que esta visita turística de cinco dias a Marruecos, efectuada por Fraga Iribarne.

Nuestro hombre es audaz, inteligente, y su juventud puede ejercer grande influencia en estas «diplomáticas combinaciones».

No esperaremos a la publicación de las obligadas notas oficiosas de cursado uso en estas reuniones. Ellas jamás responden, en realidad, a lo «íntimamente tratado». Los que a estos parajes hemos dado más de medio siglo de nuestra existencia, sabemos de antemano lo que «hierve» en los bajos fondos de la diplomacia internacional.

Lo que no debe escatimarse, ni dejar a traer a luz pública, son las verdades que corren de boca en boca. ¿Qué fracasan las exigencias franquistas sobre las bases extranjeras, en España? Tanto monta, monta tanto. Lo que interesa a la «perpetuidad» franquista es el aprovechamiento de todo momento y circunstancia? Qué es poco menos que imposible conseguir cátedra en el Mercado común europeo? ¡Poco importa!

Los trabajadores españoles siguen buscando, allende los Pirineos, el mendrugo y la libertad de que en España carecen.



Que de todas las combinaciones «diplomáticas», resulte una merma de sueño en los medios exilados, es natural, cuando uno se halla ya afincado y con intereses creados. Pero si aqui estamos uncidos a la ley del salariado, en algures nos aguardan las mismas prebendas. Y no por ello habrá que callar y dar a la estampa lo que pensamos y sentimos faz a la opresión capitalista. «Todo lo nuestro ha de ser diferente a lo autoritario», como afirmaba recientemente nuestro compañero Cosme Paules.

José DACK.

Marruecos. Julio 1963.

COLLABORATION

APUNTES de nuestro tiempo

ES la nuestra la era del progreso creciente Vivimos en la época del análisis social y científico. Presenciamos la revolución tecnológica más gigantesca que registran los siglos. El tiempo de la desintegración del átomo ha puesto punto final a muchos mitos que antaño fueron santificados. La etapa del florecimiento de la teología y la metafísica, en la que los hombres creían que todas las ideas descendían del cielo, fué arrastrada por el viento.

La Iglesia romana, basada en la doctrina de lo absoluto, hizo artículo de fe el axioma: «Vale más obedecer que pensar», reafirmando sin ambajes aquello que dice: «En la fe y en la obediencia de cadáveres están la sabiduría y la libertad perfectas».

Carlos Marx, calificó la libertad de «concepto abstracto». Y fué Lenin quien escribió que, LA LIBERTAD ES UN PREJUICIO BURGUES. Maquiavelo y Loyola, al correr el tiempo, pusiéronse de acuerdo con Marx y Stalin, elevando a la categoría de concepto filosófico la supeditación del «absolutismo menor de la variabilidad de los medios» al absolutismo perfecto de los fines...

Empero, el reloj de la historia del pensamiento libre no se para nunca. El tiempo va haciendo su obra sin tener en cuenta el capricho de los hombres. Pasa por encima de la ortodoxia y la demagogia. Y, es que, la razón humana es el general que gana todas las batallas. Unamuno, siempre sentencioso, dijo: «Tener la razón, es tener tan poca cosa»... Mas no es menos cierto que quien posee la razón razonada, sin dejarse poseer por ésta, consigue el verdadero triunfo moral: afirma sus ideas.

Han transcurrido, pues, los años fáciles de las quimeras especulativas troqueladas en las escuelas del totalitarismo clásico y moderno. La vida continúa. Y, con la vida, los hombres que no quieren perecer.

Del reinado terrenal de Pío XII, amigo de Mussolini, protector de Hitler y, padre espiritual de Franco, sólo queda un amargo recuerdo. Juan XXIII, el papa virgiliano, supo comprender que SU dios no vive en la entraña negra de los opresores, sino en el corazón de los humildes. Y Montini, el papa de la «inteligencia», se dedica a reorganizar sus milicias sobre métodos modernos para hacer frente a los hechos que se avecinan. La Iglesia no descansa, no duerme. Lucha para religar sus viejas disputas entre ortodoxos y heterodoxos. Quiere presentarnos una nueva síntesis cristiana. Renueva su léxico espiritual y modifica su estrategia social para no desaparecer. No desconoce Pablo VI, que, quienes mejor preparados estén para afrontar el combate contemporáneo, serán los que sacarán mayor partida de los acontecimientos que se anuncian en el mundo internacional.

Por otra parte, la conferencia chino-soviética ha llegado a su fin. Un fin anunciador de luchas nacionalistas y de pugnas doctrinales. Mao-Tse-Toung, reivindica para Pekín la interpretación fiel y acabada de la concepción marxista, que, la Rusia de Kruschev ha llevado, en su mayor parte, al «museo de antigüedades». ¿Cuáles son las directrices trazadas por la dirección política de Moscú? Imposible se hace pronosticar en torno al desenlace que ha de tener, como fatalidad histórica, la trayectoria nacional y exterior de la U.R.S.S.; mas varios apuntes se marcan en la nueva carta de navegación soviética: condena del stalinismo sin posible regreso al punto de partida iniciado por el comunismo de las monstruosidades; coexistencia pacífica entre el Este y el Oeste, para consolidar los pasos que, a golpe de látigo, ha dado el pueblo ruso; tendencia a conquistar nuevas libertades así en el campo político como en el orden económico; independencia vigilada de la cultura como condenación del culto a la personalidad; reconsideración del valor constructivo del sindicato como fuerza transformadora en detrimento de la omnipotencia estatólatra del Partido Unico; estudio de un nuevo nivel de vida popular para paliar las dificultades de la clase obrera; y, revisión metódica de los asuntos internacionales.

No hay que hacerse excesivas ilusiones sobre el balance teórico-práctico que nos ofrece el período kruscheviano; pero negar la evolución lenta y penosa de un pueblo que desea acabar con la guardia pretoriana comunista, para poder vivir el socialismo con libertad, supondría intentar ocultar que el sol también se levanta todos los días.

Ni la Iglesia española es capaz de vislumbrar la nueva orientación que toma el cristianismo de nuestro tiempo, ni los stalinianos del P.C.E. están capacitados ideológicamente para comprender la nueva partitura política puesta en el atril de Moscú. El carlismo español, así de derecha como de izquierda, ha perdido el compás. Sabido es que el fanatismo oscurece la razón y deforma el buen sentido de las cosas

Un paso hacia el bien, nunca es un mal paso por corto que éste sea. Lo importante es no dar pasos hacia atrás, no estancarse en ninguna meto. Hay que evolucionar en todo momento, teniendo siempre en cuenta que, si nosotros no avanzamos hacia nuevas auroras de justicia social, serán los otros quienes harán nuevos caminos que, en lugar de desembocar en la libertad, nos conducirán a una nueva esclavitud.

Ramón LIARTE

Ante el proximo Comicio

Conocidos los resultados de la consulta formulada cerca de las FF. LL., sabemos desde ahora que, en los meses venideros, la Organización va de nuevo a reunirse en Congreso para trazar la línea de la que habrá de ser su futura gestión. En lo que me atañe, me manifesté para que no se celebrara ni Pleno ni Congreso, creyendo sinceramente que las actividades que vienen desarrollándose responden perfectamente a lo que el presente nos ofrece como posibilidades de acción, y estimando, por consiguiente, que los compañeros en funciones eran los más indicados para proseguir, mejorar y ampliar el conjunto de actividades ya emprendidas.

Sin embargo, situado ante el dilema de Pleno o Congreso, este último me parece más indicado, ya que permitirá ir al fondo de los problemas, determinar nuevas actitudes, si tal es el criterio orgánico y, en cualquiera de los casos, decidir clara y llanamente lo que mejor convenga hacer, de manera a que los acuerdos que se adopten no dejen en el ánimo de nadie ni una duda sobre su carácter, ni la posibilidad de dar a los mismos diversas interpretaciones. Puesto que la Organización va a reunirse, es indispensable que lo haga con la firme predisposición de hacer una obra positiva, de tomar decisiones concretas y de general aplicación y con el buen propósito de conseguir que, terminadas sus labores, cada militante se atenga a las normas que se hayan trazado, colaborando honesta y decididamente en la rápida aplicación de los acuerdos que se adopten.

La circunstancia de que la Organización haya decidido reunirse en Congreso, nos ofrecerá una nueva oportunidad de considerar aquellos problemas que, por su importancia primordial, pueden haber dado lugar a interpretaciones dispares: las relaciones entre el interior y el exilio y el alcance de nuestra acción para ayudar a los militantes que en España defienden y aseguran la continuidad de la C.N.T.; la Alianza sindical, sus características y los factores capaces de dar un ímpetu creciente a sus actividades; las relaciones con las internacionales obreras; las posibilidades de llegar a una conjunción de fuerzas decididas a emprender una acción común contra el franquismo; la importancia que revisten nuestros contactos con la emigración económica y, en líneas generales, hasta dónde puede y debe llegar nuestra Organización, con vistas a intervenir decidida y positivamente en todas cuantas actividades se desarrollen en el orden práctico de la lucha contra el régimen español.

Como decía al principio, fundándose en los acuerdos ya existentes y en la gestión de quienes actualmente nos representan, me incliné por estimar que no eran indispensables nuevas consultas y que podía depositarse la máxima confianza en la continuidad de las actividades que se están desarrollando, pero dada la opinión mayoritariamente expresada, me satisfece pensar que de la confrontación militancial que en breve nos será ofrecida surgirá una línea de conducta unánimemente aceptada, fruto del espíritu de comprensión que ha de reinar entre todos nosotros y que ha de permitirnos determinar, con el máximo acierto, lo que las actuales circunstancias requieren de nuestra Organización.

Situado así el problema, es de esperar que iremos a esta nueva consulta sin pasiones y con el único propósito de abrir a la C. N.T. mayores perspectivas de lucha. Supongo que cada uno de nosotros se esforzará por ver en los demás militantes, compartan o no nuestros criterios, a otros hombres que sienten y comparten las mismas aspiraciones y que persiguen, en definitiva, idénticos objetivos. Y es de desear, porque lo contrario sería negarnos a nosotros mismos, que estaremos a la altura de las circunstancias para comprender los buenos propósitos que a todos nos animan y el respeto que debemos a cuantas opiniones se expresen en torno a los problemas que serán sometidos a nuestra consideración.

Cabe pensar que el próximo Comicio nos ayudará a disipar discrepancias y a superar malentendidos; que nos permitirá formar un sólido e indestructible bloque confederal y que tendrá la virtud de unirnos a todos, para apoyar y facilitar con desinterés la aplicación de los acuerdos que en definitiva sean adoptados. Si tal es el resultado que en su día obtenemos, esta nueva consulta habrá sido un acierto y podremos continuar nuestra acción con un máximo de posibilidades y con el espíritu libre de los prejuicios que suelen frenar, en ciertos momentos, las actividades del conjunto a que pertenecemos.

Otra cosa sería si cada uno de nosotros afrontara el Congreso con la pretensión de «triunfar», de «imponer» sin discusión, o en la creencia de que la «verdad» está únicamente en las filas de quienes piensan de determinada manera. En vez de un estudio sensato y de una comparación válida, caeríamos en el error de la intransigencia y situaríamos a nuestra Organizoción en un trance de difícil solución, al punto de poder afirmar que nos resultaría mucho más provechoso evitar (tanto para nosotros como para la causa que defendemos) que tales situaciones se produjeran.

Al acercarnos de la fecha en que el Orden del Día del próximo Congreso nos será conocido y antes de que empecemos a discutirlo con el calor que nos caracteriza, bueno será que reflexionemos y que tomemos la firme decisión de comportarnos en militantes conscientes, capaces de comprender a los demás, de buscar en fraternal camaradería las soluciones intermedias que a todos puedan satisfacernos y de pensar que, lo poco o mucho que todavía podemos hacer para España y para la C.N.T., sólo será positivo, si somos capaces de hacerlo en plena compenetración y con la decidida propensión, sean cuales fueren los acuerdos, de ponerlo todo en obra para que dejen indiscutible constancia de las buenas intenciones que nos guían y de su contenido verdaderamente constructivo .

A. TARRAGO.

París, Julio de 1963.

Del mitin y del festival del 21 de Julio en Toulouse

En la primera página de reproducido de la «La Dépêche», damos una noticia breve sobre el gran éxito obtenido por el mitin y el festival organizados por la C.N.T. y por S.I.A.

Gran multitud en el mitin; «La Dépêche» da la cifra de 3.000 personas; probablemente habia muchas más. En el festival la cifra de 5.000 no es exagerada, por cuanto el Palais des Sports estaba lleno a rebosar y habia mucha gente en pie.

En el primer número de «ESPOIR» que aparecerá después de las vacaciones forzadas del mes de agosto, publicaremos el texto más o menos extenso de los discursos y fotografias de mitin y festival, asi como una reseña de este último.

Ahora solo nos limitamos a decir que fué un éxito completo; un éxito que demuestra la persistente vitalidad de nuestro movimiento asi como su fidelidad a la organización y a las ideas que la inspiran.

Mucha gente venida de España entre el público, escuchando a los oradores; recordando unos un pasado que llevaba las lágrimasc a sus ojos: presenciando otros un espectáculo que no les es dado hoy ver en la España franquista.

Estaban en la tribuna delegaciones de la C.N.T. francesa, representada por el compañero A. Turmo; de la C.N.T. española, representada por el compañero Planas ;de las Juventudes Libertarias, representadas por el compañero Bruno; de la Comisión de Relaciones de la C.N.T. del Alto Garona, representada por el compañero Estallo.

Se leyeron las adhesiones al acto, entre ellas la del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en Exilio, que recibió un aplauso del público por lo que ella representaba de entrañable y ligado a los recuerdos que evocaban el acto y la fecha.

El mitin era de propaganda a favor de los pueblos oprimidos... El pueblo que estuvo en el primer plano de la evocación de los tres oradores que se sucedieron en el uso de la palabra, fué el pueblo español, que, después de haber dado al mundo el admirable ejemplo de su heroica resistencia contra el fascismo en 1936, continua aplastado por la bota del dictador que, con la ayuda de Mussolini y de Hitler, consiguió destruir la República y someter al pueblo al nacional-sindicalismo (?).

André Respaut, presidiendo; Yves Peyraut, en una enjundiosa y bien construida intervención; Federica Montseny, por la A.I.T., abordando los múltiples aspectos nacionales e internacionales relacionados con el problema español; todos, en suma, supieron sincronizar sus oraciones, sin repetirse, dando al acto la variedad y la riqueza de matices que el público apreció y subrayó con su aprobación.

Por la tarde el festival fué un verdadero acto de heroismo por parte de los artistas que en él intervinieron, pues debieron producirse bajo un calor tórrido, transpirando en una sala archi-llena. Y aunque los aplausos nutridos de un público entusiasta eran premio merecido a su trabajo artístico, creemos que no olvidarán fácilmente las horas de tortura que se les inflingió... en aras a la solidaridad hacia el pueblo español y a las víctimas de la dictadura.

Terminamos asi nuestra breva impresión, prometiendo más extensa información y comentarios en torno a ambos actos para más adelante.

Sobre las elecciones sindicales en España

Hemos procurado informar a nuestros lectores de los diversos avatares corridos por las llamadas «elecciones sindicales» en España. Por el Servicio de Información de la C.N.T., asi como por las noticias entresacadas de la Prensa burguesa, hemos procurado tener al corriente del fracaso de esta última mascarada franquista, que el régimen procura disimular como puede, porque, a través de él, se evidencia la profunda repulsa de la clase obrera hacia la farsa y los farsantes.

Fieles a nuestra preocupación informativa, de documento facilitado por el Secretariado Intercontinental, extraemos los párrafos que estimamos más ilustrativos:

«La segunda vuelta de las elecciones ha constituido un fracaso mayor aún que la primera. O sea, en las elecciones para enlaces sindicales. Las segundas elecciones eran para jurados de empresa; este último cargo no puede ser desempeñado por quien no haya sido elegido para «enlace». Con decirte que no ha podido proclamarse la representación necesaria que esperaban para deliberar y llevar a efecto los tan cacareados como nefastos contratos colectivos, está dicho todo. Ahora, a falta de esa representación, andan ya buscando nuevas fórmulas, hablando de una reforma de la reglementación». (Carta de Asturias del 14-7-63).

Si tenemos en cuenta el empeño puesto, en esas dos elecciones, no solo por el gobierno, la patronal y los dirigentes sindicales, si no también por el Partido comunista, hemos de sacar en consecuencia que se trata de un verdadero plebiscito, del que salen ganantes las organizaciones sindicales clásicas, que, a través de la Alianza sindical y por acción propia, han hecho una activa campaña de boycot a las «elecciones» sindicales franquistas.

INTERNATIONALE

Realizaciones sociales

Como nació la colectividad de Amposta

Al producirse la sublevación franquista, Amposta ocupó el primer puesto de combate en toda la comarca de Tortosa; una vez limpia la Comarca de fascistas y fascistoides, se formó una columna de voluntarios que salió inmediatamente para el frente de Aragón. En Muniesa se libró un rudo combate contra la Guardia civil; allí cayó muerto un muchacho de las Juventudes Libertarias; otro compañero perdió un brazo. Amposta ardía de fiebre revolucionaria.

Por una parte, el frente de Teruel, no muy lejos del lugar, por otra parte el peligro de un desembarco por el delta del Ebro, y un tercer peligro: la quinta columna, que, pasados los primeros días, se había organizado, haciendo correr toda clase de bulos. Este ambiente había creado una confusión tremenda entre la población civil.

El Comité antifascista de la localidad se veía impotente para poder actuar eficazmente.

Cuando llegué a Amposta, herido en la primera batalla contra Belchite, me dí cuenta de la situación y en una reunión de militantes les expuse mi punto de vista. Había que organizar la vida económica del pueblo sin pérdida de tiempo; había que autodisciplinarse, si no se instauraría el caos en la población. Mi plan fué aprobado casi por unanimidad; digo así, porque existía un grupito diminuto de compañeros, sin sentido de responsabilidad, que sólo hablaban de revolución, sin tener la más mínima noción de lo que significa una revolución.

El caso es que las reservas alimenticias se estaban terminando y como nadie pensaba en volver al trabajo, la situación se complicaba, hasta el extremo, que el mismo día de mi llegada al pueblo, estaba deliberando el Comité Local para juzgar a un viejo compañero que al frente de un grupo de obreros parados exigían pan y trabajo. Puedo asegurar, que, sin mi intervención, a este compañero le hubiese costado la vida.

Aprovechando la disolución de los comités antifascistas y la constitución de los ayuntamientos, fuí elegido presidente del Consejo municipal. La elección fué hecha por unanimidad de todos los sectores antifacistas. Acepté el cargo, apesar de saber los disgustos que me aguardaban. Estos fueron tantos que caí enfermo de gravedad, por agotamiento; ni aun enfermo quisieron los compañeros aceptar mi dimisión.

Como el Consejo municipal manifestó el deseo de no hacerse cargo de los bienes que controlaba el Comité antifascista, se pensó en constituir un organismo que se hiciese cargo de ellos, y así nació la Colectividad general de Amposta.

Fuí nombrado, junto con otro compañero de las Juventudes Libertarias (que no digo su nombre por hallarse en Amposta) para redactar los estatutos. Decían éstos: Artículo primero: Toda persona formando parte de la Colectividad general tendrá los mismos derechos y los mismos deberes. Se establece el salario único, para no no importa qué profesión. En caso de enfermedad, se cobrará jornal íntegro; médico y medicamentos pagados íntegramente. A cambio de estos beneficios, solo pedimos que todo el mundo trabaje con cariño por el bien de todos; es decir, a partir de hoy, nuestro lema será: «uno para todos, y todos para uno».

Algunos compañeros se extrañarán, de que estableciéramos un salario. Después de pensarlo mucho, nos decidimos por dicha forma de retribución para evitar disputas, como ocurrió en otras localidades, que, prefirieron el sistema de los bonos, y el tiempo nos dió la razón. Haría falta un libro para describir toda la obra constructiva llevada a cabo por la Colectividad general de Amposta.

Producción : más de cuatro millones de kilos de arroz; una vaquería con más de ochenta animales que abastecían a la población con leche; una granja avícola — «Roja y Negra» — con más de dos mil ponedoras, doce incubadoras de quinientes huevos cada una, un término medio de mil polluelos por semana; lo suficiente para abastecer las necesidades de toda la comarca. Más de 3.000 huevos diarios entre la granja y las masías de que disponía la Colectividad. Carne suficiente y de sobra para los colectivistas, ya sea cerdal, vacuna u ovina; verdura y cereales, de sobras para todos.

Se arrancaron algunos centenares de viejos árboles que desde muchos años no daban frutos; en cambio, se plantaron cien mil árboles, chopos, etc.

Los compañeros de la sección construcción y carpintería se encargaron de reparar todas las casas casi inhabitadas, además de haber construído la granja, la vaquería, el taller de reparaciones, la fábrica de lejía, fábrica de yeso, además de tener que atender a centenares de refugiados que acudían de todas las regiones de España, pues la Colectividad de Amposta había extendido su popularidad en toda España (hasta Queipo del Llano se metió con nosotros). Las autoridades de Barcelona nos bautizaron con el nombre de la «República de Amposta» a causa de las muchas iniciativas que se llevaron a cabo en dicha colectividad.

En Amposta fuimos los primeros en crear una moneda local que fué aceptada en toda la provincia, pues la moneda era legal: su creación fué hecha ante notario y se depositó en un Banco de Tarragona la cantidad necesaria, en plata, y el tiraje del papel moneda se hizo en una imprenta de Tarragona y ante notario. ¿Que todo no fueron triunfos y alegrías? Cierto. También tuvimos algunas contrariedades y muchos disgustos, pero todo lo soportamos con estoicismo y con valentía, porque solo la finalidad contaba, y ésta era ganar la guerra y la Revolución, y para ello dábamos lo mejor de nuestra vida; la daban centenares de compañeros de Amposta que no vacilaban en jugarse la vida en los diferentes frentes y la daban en la retaguardia otros compañeros trabajando tantas horas como hacía falta para que no faltara nada a la Colectividad y para levantar la moral de algunos derrotistas.

La Colectividad general de Amposta nació y se desarrolló como todo lo que nace de padres sanos física y moralmente. De haber ganado la guerra, Amposta hubiese estado a la vanguardia de las conquistas revolucionarias. Sin necesidad de hablar tanto de principios sino poniéndolos en práctica, sin necesidad de predicar ninguna clase de moral, sino practicándola, con la conducta de sus militantes; porque la doctrina propagada por el compañero Peiró fué puesta en práctica, es decir: tomar las cosas en serio. Y porque la conducta de Durruti en los frentes, se hizo carne entre los compañeros de Amposta.

Cuando se escriba la verdadera historia de nuestra guerra, Amposta ha de figurar en sitio de honor por lo mucho que dió durante ella y después de la derrota.

Esto nos ha sugerido el veintisiete aniversario de la Revolución española.

Juan REVERTER

El fascismo tampoco respeta a los animales

El amigo René Ansay, colaborador de la revista libertaria «Défense de l'Homme», se ha dirigido a mi, para que le tradujera al español la carta siguiente:

Al Sr. Director General de Prensa, Manuel Jiménez Quilez, Ministerio de Información y Turismo, Avenida del G..., 39, Madrid.

Muy señor mío:

A causa de un artículo publicado en el periódico inglés «To-Day», varios amigos ingleses, belgas, holandeses y escandinavos me han solicitado para que le escribiese a Vd., con el fin de protestar contra el martirologio de los animales en vuestro país.

Un país que tolera aun los espectáculos de sangre, que exacerban el sadismo, la crueldad y la cobardía de los espectadores se pone al margen de las naciones civilizadas.

Mis amigos y yo mismo, os pedimos de usar de vuestra alta posición en la Prensa española, de vuestra influencia, para que cesen tales espectáculos repugnantes.

Reciba, señor, mis saludos.

R. ANSAY.

Para justificar más su protesta, el amigo Ansay, me mostró varias fotografías publicadas en el mismo periódico inglés, demostrativas de cómo son tratados los caballos de carga y de labor en el país de Franco y secuaces, protegidos por las grandes Democracias — con mayúscula —. Democracias que poseen, ellas, un código de justicia muy oficial, para la protección de los animales.

Todo y considerando lo bien fundado de la indignación de estos amigos, pues es verdad, que en España franquista se maltrata a los animales, seguramente, más que en ninguna otra nación, dicha civilizada, no pude evitar de considerar esta súplica preñada de infantilismo y de candidez. Pues, ¿cómo un régimen tiranicida y oprobioso que tortura, encarcela y mata a los hombres por delito de opinión, puede ser humano y clemente con los seres inferiores? ¿Y cómo puede tomarse en consideración un texto cursado directamente del protestatario a uno de los máximos culpables de tal estado de cosas?

Sin duda alguna, esta protesta irá al cesto y nadie se enterará.

Hacer pública esta acusación es lo que me ha impulsado a mandar a «ESPOIR» esta carta y su necesario comentario.

C. PLANAS

Recordación

Aquellos tiempos... volverán

Y diremos por qué, como lo dijimos otras veces: Las Revoluciones populares, dignas de tal nombre — como lo fué la nuestra de 1936 — tienen de común, el ambicioso afán de crear todo aquello que las pueda ennoblecer y darles eficacia «durable».

La creación de una Escuela de Militantes Libertarios, en España, respondió a ese afán.

☆

«Marianet» nos transmite, secamente, el acuerdo de la organización: «Hay que poner en marcha — enseguida — un organismo, cuyo objeto será el de formar militantes aptos al servicio de la Revolución. Apáñate como quieras».

El hombre hacha — sin siquiera esperar nuestra respuesta — se va por donde ha venido.

☆

Dos compañeros, que están junto a mi — que no los conocía — se exclaman: «Ese gitano es un dictador, pero, rediós, tiene razón; no vaciles, echa «pa alante», que aquí estamos nosotros para ayudarte.

☆

Estos dos hombres — José Seral y Juan Blasco — serán los primeros y más fieles artesanos de aquella creación revolucionaria titulada: «Escuela de Militantes de Cataluña C.N.T.-F.A.I.».

☆

Formada, en pocos días, la plantilla fija de nuestros profesores — los Menéndez, padre e hijo, filósofos; Luisa Prat, stenógrafa; Pérez Hervás, redactor principal de la Enciclopedia Espasa; y Joaquín Montaner, honra de las letras españolas, que nos explicará, durante casi un año, la «Historia de las Civilizaciones Ibéricas» — se procede a la inauguración «oficial» de la nueva entidad docente, en la que se inscriben en menos de dos semanas, más de mil alumnos. ¡Con qué emoción recordamos la solemnidad de aquella inolvidable jornada, y las otras, igualmente inolvidables!

☆

A parte las Asambleas, las controversias, los exámenes públicos de aptitud militante y los cursos corrientes de cada profesor, la Escuela organizó más de cuarenta Conferencias dedicadas — exclusivamente — a la explicación del tema general siguiente: «Organización y normas Sindicales, Específicas y Confederales».

A partir de la formación del «Hombre de base», destinado a las funciones militanciales, hasta la cima de los organismos superiores — la A.I.T. y la F.A.I. — que nos comprenden a todos, nada quedó por explicar. A cada conferenciante solicitado, le atribuimos en el temario — ¡empezando por abajo! — la parte explicativa que mejor correspondía a sus conocimientos particulares.

☆

Y ¡qué conferenciantes! Autodidactas, todos ellos, cumplieron su misión de manera admirable. Muchos aún viven y continúan militando. De entre los que pasaron a mejor vida, daré dos nombres: Jaime Aragó — la sana alegría del anarquismo militante — que inició el ciclo de aquellas conferencias.

El último que ocupó nuestra tribuna — pero ya en temas de otra sustancia — fué el ilustre sabio Gonzalo de Reparaz.

☆

Los nombres de todos los demás, están impresos en el «Manual del Militante», editado, en 1938, por la Oficina de Propaganda C.N.T. F.A.I. de Cataluña (dos tirajes). Este libro — que necesita algunas correcciones, de las que yo mismo, que lo redacté, me encargaría — debiera ser reimpreso por nuestro Movimiento en el Exilio.

☆

Y bien, compañeros: Aparte de ese volumen — desconocido para muchos — ¿se puede saber qué es lo que hoy queda de aquella realización que tan emocionadamente recordáis? ¡Sí! Queda lo mejor que nos podía quedar: Una esperanza justificada. Escuchad:

De los alumnos de la Escuela que no murieron en la guerra — la mitad se quedaron en España, por consejo nuestro. Y la otra mitad andan por tierras del exilio.

☆

Ninguno de ellos, ya está dicho, ni en el Interior ni en el destierro, ha renunciado — que yo sepa — a sus ideales de libertad, que son los nuestros, ni a su condición de militantes activos y durables. ¿Os parece poco esto? A muchos los podéis ver cada día — allá donde se encuentran ocupando cargos responsables en el seno del Movimiento. ¡Y con qué orgullo los ostentan!

☆

En mi deambular por esta dulce Capúa — la «France éternelle» — los he visto trabajar «por la causa», voluntariosos, incansables y serios. ¡Y qué majos son! ¡Y con qué cariño recuerdan lo que aprendieron allá!

☆

La última vez que me topé con algunos de nuestros «estudiantes», fué el 61, en Limoges. El más joven representaba a la nutrida Federación Local de Burdeos. Los otros venían de poblaciones más lejanas, para presenciar — como simples espectadores — las «faenas» del Congreso. Todos ostentaban — en su corazón — la misma cédula personal: «Alumno de la Escuela de Militantes de Cataluña C.N.T.-F.A.I.»

Y todos afirmaron la misma fe en un porvenir mejor:

—Estos barullos que se arman por aquí ya pasarán, y aquellos buenos tiempos... volverán.

☆

¡Sí que volverán! por ser, quienes son, los que mantienen esta determinación. Pero eso sí: La C.N.T. debe contar con ellos; sobre todo, cuando se habla de insuflar sangre nueva a los órganos superiores de la administración confederal... y libertaria.

M. BUENACASA.

Tristes noticias

Con gran dolor informamos a nuestros lectores de tres noticias que producirán en ellos profundo sentimiento.

Julio González, el conocido y esforzado militantes asturiano, acaba de morir en Tarbes, víctima de ese mal que no perdona y contra el cual se han estrellado hasta ahora todos los esfuerzos de la ciencia.

Después de largos sufrimientos, que han puesto a prueba su temple de hombre, el mal ha sido más fuerte que él, Julio Gonzalez ha cesado de existir.

En otro número de «ESPOIR», publicaremos una nota necrológica más extensa.

*

Súbitamente, cuando nada presagiaba su fin, ha muerto también la abnegada compañera Maria Picó, viuda del conocido militante de la Regional Catalana Enrique Picó y madre del compañero Picó, tan estimado por los afiliados a la F. L. de Toulouse.

Otra baja sensible, que será muy llorada por cuantos tuvieron ocasion de apreciar sus dotes de bondad y de sentido solidario. No fué la mujer de un compañero: fué una compañera, consciente y activa, que supo identificarse totalmente con la vida y las ideas del que fué su compañero.

*

Y, por último, otra triste noticia, que apenará a cuantos le conocen y le aman, por sus virtudes, su entereza, su amor a la Organización y a las ideas, su intachable vida de militante confederal y anarquista: el compañero Angel Carballeira está muy gravemente enfermot y los médicos se declaran impotentes para salvarle.

Las escribimos acongojados, conscientes de la inmensa pérdida que esta nueva baja significa y del doloroso estupor que producirá la noticia de su extrema gravedad entre todos sus amigos, que son todos los afiliados a la C.N.T. y al Movimiento Libertario.

DE TOUT ET POUR TOUS

Veinte y siete años después

Otra vez conmemoramos en el exilio la épica y gloriosa jornada del 19 de julio. Cuando han transcurrido más de cinco lustros, necesario será hacer diversas constataciones.

La primera que se nos viene a la imaginación, es que el problema español ha vuelto a ponerse de moda; que desde hace ya casi dos años viene ocupando las primeras páginas de la actualidad internacional. Hechos diferentes acaecidos en Suiza, Italia, Inglaterra, Alemania y en la propia España, son objeto del comentario de todos los grandes diarios.

Entre otros factores importantes, consideramos dos sumamente determinantes para que se haya producido el actual estado de cosas: El primero, la reunificación de nuestra Organización; el segundo la creación de la Alianza sindical.

No cabe duda alguna que uno y otro hécho, a pesar de que no se hayan realizado sin que queden aún algunas reservas, más elementales que reales, han contribuido poderosamente a insuflar un entusiasmo que se habia apagado en los trabajadores españoles, como lo prueban las huelgas del año pasado, que, iniciadas en la región minera de Asturias, se extendieron a casi toda la península, mostrando que, a pesar de la férrea y durísima dictadura que sufren los trabajadores españoles, conservan un ascendrado y combativo espíritu de lucha.

Posteriormente a estas huelgas, se producen algunas explosiones en diversos lugares de España, lo que ocasiona la arrestación de Conill y sus amigos de las Juventudes Libertarias y muchos otros militantes de la C.N.T.; en relación con éstos hechos y para salvar la vida del primero, cuatro jóvenes libertarios italianos raptan el vice-consul de Milan, lo que desencadena una campaña internacional de gran resonancia, consiguiendo el objetivo de arrebatar una vida joven al verdugo que tantas ha segado ya.

Otro hecho, aunque desde un ángulo diferente, se produce que evidencia más aún, el divorcio entre el régimen franquista, no sólo con el pueblo español, sino incluso con los que fueron sus aliados; nos referimos a la delegación parlamentaria salida de España para asistir a Munich a una reunión de los parlamentarios del Mercado Comun y que, en una entrevista celebrada juntamente con los parlamentarios españoles exilados, llegan a un acuerdo que someten al parlamento europeo y que fué aprobado, de que España no podria entrar en la Comunidad Europea y sus diferentes organismos, si antes no reunia las condiciones indispensables, que son las propias de toda democracia. Consecuencias de este acuerdo; casi todos los representantes del parlamento español franquista, un centenar, pasan a engrosar las filas del exilio, entre ellos el conocido fundador de la CEDA, José Maria Gil Robles.

Para contrarrestar el efecto de estos rudos golpes, el régimen franquista despliega una campaña que podriamos llamar de «charme» o de pretendida liberalización del régimen. Burda mascarada, que solo engaña a quienes se dejan engañar. Pero un hecho se produce que denuncia la raigambre medular del régimen franquista, que se arranca el antifaz y lo muestra ante el mundo con toda la cruda y horrenda realidad; o sea como un monstruo ávido de carne y de sangre y que no puede sobrevivir, sin devorar vidas humanas: El asesinato de Grimau, tan criminal como sádico, horroriza al mundo entero y lo hace levantarse en una gran ola de indignación, de uno a otro continente, protestando contra el régimen franquista, que sigue condenando a muerte a hombres por delitos, que no se le pudieron probar, cometidos hace más de cinco lustros.

Otro hecho se produce que prueba al mundo entero la génesis dictatorial y antidemocrática del régimen franquista; la proyección del film de Federico Rossif «Morir a Madrid», serie de documentos cinematográficos, habilmente entrelazados, que son un exponente incontrevertible y que muestran a las nuevas generaciones el drama que vivió España, después de más de veinticinco años y cuyos efectos aún sigue sufriendo el pueblo español.

Y no por hacer más extensa este constatación de hechos, señalaremos dos que consideramos merecen nuestra atención: la detención de tres jóvenes anarquistas franceses: Ferry, Battoux y Pécunia, casi tres niños, pero con espíritu de hombres. Mostrando a los ya maduros, que la solidaridad internacional no ha muerto, que el idealismo no conoce las fronteras y que, cuando se siente de verdad, se va de cara hacia el enemigo, haciéndose frente. Hermoso ejemplo, que debiera tener muchos émulos. Más recientes aún son los recientes sabotajes producidos en diversos paises en aviones que se dirigian a la Península Ibérica, que no son más que la continuación de la campaña anti-turista tan valerosamente iniciada por los tres estudiantes anarquistas franceses y que se prosigue también internacionalmente. Todo lo expuesto, especialmente lo últimamente reseñado, nos muestra que no solo el problema español vuelve a ser tema de primera página en las publicaciones, radios y televisiones mundiales, sino también de que la solidaridad internacional comienza a tomar forma de acción.

Las conclusiones a sacar de lo que queda apuntado, no es dificil resumirlas y no son otras que las que siguen:

Primero, la C.N.T., la U.G.T. y la S.T.V., deben estrechar su alianza, deben hacerla más activa y más dinámica. El antifascismo español debe también estrechar sus lazos y, dejando de lado cuanto pueda separarles, buscar los puntos coincidentes, sobre todo el esencial: **El derrumbamiento del régimen tiránico y dictatorial que sufre España.**

Opiniones ideológicas, posición de tendencias, rivalidades entre sectores, creencias religiosas o antireligiosas y todo cuanto pueda significar división o separación de la oposición al régimen franquista, nada significan ante el objetivo común que debe ser el de todo español, piense como piense y se llame como se llame; pero que ame la libertad y el progreso y que sienta en su propia carne el dolor y la miseria que sufre desde ya cinco lustros nuestro infortunado y martirizado pais.

Manuel BERNABEU.

El Mitin y Festival de Montauban
han constituido un resonado exito

El 23 de junio, precedido de un gran mitin de carácter puramente antifascista, en el cual contribuyeron con su colaboración personal destacadas personalidades del antifascismo francés, aparte de los diferentes oradores cuyos nombres se conocen por haberse dado a conocer de antemano en toda nuestra prensa, culminando en un verdadero éxito, a las tres y media de la tarde, el grupo artístico de S.I.A. de Montauban, representó con gran acierto el drama social en dos actos y dos cuadros, del compañero José Oliver, **«Prejuicios»**, obra a través de la cual destaca enormemente, de un lado la influencia de viejas costumbres y concepto adquirido de una falsa moral en materia de amor; considerándose una vergüenza, un deshonor de proporciones desmesuradas, el hecho de que una mujer soltera pase a la categoría de madre, sin haber contraído matrimonio legítima y oficialmente ante jueces o personas encargadas de dar oficialidad a lo que es común denominador unión matrimonial.

Este es el caso de Salvador, tratante de ganado, poseedor de alguna fortuna, adquirida mediante las prácticas de comercio a que se dedica, y que no ha podido desprenderse de toda esa serie de prejuicios adquiridos a través de su larga existencia.

De otro lado, Ana, su esposa, cuyo concepto de la moral, del matrimonio, del concepto honra, que se atribuye a seres de diferente sexo en casos análogos, de legitimidad o deshonor que se atribuye a los hijos al llegar al mundo; todo ello ofrece un gran contraste con la interpretación que de la moral tiene su marido, sosteniéndose a lo largo de la obra una fuerte lucha de sentimientos opuestos; cediendo por fin el amor paternal a todo cuanto representa de retrógrado y arcaico en la mente de Salvador.

De la actuación del grupo de S.I.A., diremos sencillamente que todo su conjunto estuvo a la altura de los respectivos papeles que cada uno representaba, dando a cada uno de los diferentes personajes toda su personalidad. El entusiasmo con que todos se habían propuesto que el festival de S.I.A. fuese un éxito, se vió premiado con el logro de sus deseos.

Si bien con **«Prejuicios»** se dió la oportunidad de reir y llorar, con el fin de enjugar el restante de algunas lágrimas, se puso en escena el sainete cómico en un acto: **«Dichos Tenorio»**, con cuya interpretación, ante el intringulis y las peripecias propias de una doncella, que en ausencia de sus señores recibe a su novio en casa, y un intruso que se introduce en la morada, así como la llegada imprevista de los señores, viéndose en el trance de tener que ocultar a los visitantes, para que pasen desapercibidos de los dueños de la casa, hacen pasar al numeroso público que llenaba hasta los topes la espaciosa sala de la Casa del Pueblo, media hora de constante y alegre risotada.

Con **«Prejuicios»** y el **«Dichoso Tenorio»**, el festival de S.I.A. ha constituído un verdadero éxito para nuestro organismo solidario, y para el grupo que en su nombre actúa. Felicitamos sinceramente a todos sus componentes y muy particularmente a los compañeros Cuéllar, Quintanilla y García, cuya colaboración es digna de todo elogio y reconocimiento.

ESPECTADOR.

La carta de los sindicalistas cristianos al Papa

Reproducimos del Boletín de O.P.E., alrededor de la carta dirigida al Papa por los «sindicalistas cristianos» de España:

«Tenemos a la vista una copia de la carta cuyo extracto dimos ya días pasados. Denomina al Papa «el obispo de los obreros». Afirma que «la clase obrera española (está) privada en la práctica de los más elementales derechos humanos, carente de libertad sindical entre otras libertades fundamentales, mal retribuida y peor respetada». Añade «que los trabajadores somos los únicos que carecemos de iniciativa privada»; «que se nos niegan los instrumentos indispensables para una negociación abierta y libre de nuestras condiciones de trabajo»; que «los conflictos laborales se resuelven invariablemente por la intervención inmediata de la fuerza pública, deteniendo a los líderes obreros, unas veces deportados, otras encarcelados, pero casi siempre maltratados»; que «somos objeto de las mayores calumnias, humillaciones y falsedades por parte de la prensa, de acuerdo con las consignas oficiales; siempre somos comunistas o agitadores profesionales»; que «los sindicatos españoles están organizados de acuerdo con las ideas del totalitarismo fascista»; y que «no son más que un monopolio sindical al servicio de los monopolios falangistas.»

★

Estos «sindicalistas cristianos» olvidan probablemente que el Cardenal Montini es hoy el Papa Pablo VI.

Dos historias veridicas :

Las tres damas de luto

Damas: Título dado en cierta época a las mujeres de alto rango. (Larousse).

La visión que me queda en el espíritu de la última vez que ví a las tres mujeres, es la de tres mozas rollizas, bellas, exuberantes y felices. Moralmente, las tres poseían al más alto grado de nobleza, rectitud y dignidad.

En aquel mes de julio, los tres hombres de la casa, militantes de la C.N.T. y apóstoles de la solidaridad, combatieron en los sitios de más peligro. Durante varios días estuvieron en los sindicatos, esperando los acontecimientos y dispuestos a ser útiles y a defenderse a si mismos defendiendo a los demás, en Metalúrgicos, en el Fabril, en la Madera, en Ferroviarios, en todas partes se les vió.

Se batieron con el convencimiento de la razón, con la fé en el ideal, y ganaron. No los conocí propiamente dicho en la organización, el contacto humano se produjo un poco más tarde. Siendo vecinos, nos cruzábamos en la calle; apenas si nos saludabamos; tomaban un mínimo de precauciones y no confiaban en nadie de la vecindad. Cuando empezaron a interesarme fué a raiz de un hecho que presencié desde la puerta de mi casa. Una mañana, serian las 7 y media, salian para el trabajo dos de los tres hombres, siendo interpelados por un pobre viejo vagabundo, solicitando caridad. Los dos desenvolviendo el envoltorio del almuerzo lo partieron con el mendígo.

Pregunté a mi familia si conocian a los vecinos en cuestión y los informes fueron que cada dos por tres estaban en la cárcel y no sabian el porqué. Comprendí entonces que se trataba de compañeros e incluso traté de abordarles; esfuerzo vano, seguramente no les inspiré confianza; mi vestimenta denotaba un burócrata (asi me lo confirmaron más tarde).

Pasado el tiempo, supe que Pedro habia muerto en el frenete con la 26 División, el hermano Juan, hecho prisionero, condenado a garrote y ejecutado; Ginés pasó a Francia, maltrecho, muriendo poco después. Pagaron el tributo de la materia al ideal con su carne y su sangre.

Las tres damas se vistieron de negro, cerraron su boca y su corazón y cuando salian a la calle las gentes las miraban con sorpresa primero, con simpatia después, con cariño más tarde. Jamás entró otro hombre en aquella casa. El derecho a vivir, a rechazar la familia, a fecundar, a gozar de la naturaleza, tan pródiga en beneficios, quedó yermo para siempre de todo, hasta de la sonrisa.

La fama, buena o mala, se consigue de diferentes maneras, antagónicas las unas a las otras, los unos por el escandalo, los otros con austeridad. El culto a los compañeros desaparecidos, el amor a los ausentes, la injusticia que el destino cometió con estas tres mujeres, hace que dentro de nuestros pechos tome raices el rencor, que nos sintamos con más fuerzas para vituperar a la casquivana Diosa Themis su parcialidad, porque si el hecho individual no conmueve ya a nadie en nuestro siglo, y si con la misma indiferencia se escucha el resultado de un partido de futbol que el relato de las torturas infligidas a un ser humano, entonces tendremos que convenir en que el humanismo en su sentido más cartesiano ha desaparecido de la tierra.

No doy el nombre de los tres compañeros desaparecidos, por respeto a su memoria. Los amigos de Hospitalet saben de quienes se trata.

¡La reflexion se impone! Cuando alguna vez sintamos la desmoralización invadir nuestro espíritu, cuando nos sofoque la violencia de un choque moral penoso y el sufrimiento aparezca en nuestras facciones, pensemos en las legendarias tres damas de luto, y su vida, su ejemplo, su lucha moral, nos reconfortarán, nos darán ánimos para seguir liberando de fantasmas el círculo espiritual de nuestras ideas, cada día más lozanas, fuertes y seguras.

El juez humanista

La anécdota que libro al papel, vale la pena de ser contada. Ella afianzará, por lo verídica, el sentido humano que tuvo nuestra contienda. El hombre de bien, justo y honrado, lo es en todas las circuntancias de la vida, tanto en los de un lado como en los de otro.

Al producirse el levantamiento fascista, ejercía de Presidente de la Audiencia de Santander un señor llamado Quevedo, que le habia caido en suerte el de tener que condenar a varios de nuestros compañeros en épocas pasadas. Naturalmente, unas de las primeras providencias que efectuó el Comité de Defensa fué la de enviar al compañero M. con un grupo para detener al leguleyo, Este se encontraba convaleciente de una grave operación de estómago y la que recibió al grupo fué su esposa:

— Muy buenas; venimos a por Quevedo.

— Mi esposo está en cama en convalescencia; por favor, dejarle tranquilo.

— Vístase, Quevedo, que debe usted acompañarnos.

— Pero no es posible, tal como estoy, tengan compasión de esta pobre mujer y de mis hijos.

— ¿Es que Vd. la tenia cuando condenaba a los compañeros y que las esposas e hijos lloraban?

— Yo ejercía mi oficio.

— Pues nosotros ejercemos el nuestro. No obstante y mientras no esté Vd. restablecido y para que vea que somos más humanos que Vdes., le dejamos.

— Muchas gracias.

El compañero M. fué encargado de la cárcel de mujeres; ante una reclamación que se le hizo por parte de una detenida, contestó iracundo: ¡Pues que os habéis creido! ¿Es que pensáis que estáis aqui dentro por mi gusto? Si de mi dependiera os echaria todas a la calle!

Cayó Santander en poder del fascismo. El compañero M. hizo todos los frentes, terminando en la bolsa de Alicante, sin poder salir. Uno de tantos chivatos que pululan ante el miedo, le denunció; detenido, fué procesado precisamente en Santander y actuó de Juez el famoso Quevedo.

En el proceso se presentaron los testigos de cargo; dos de ellos fueron dos monjitas que le acusaron del gran crimen de haber dado a leer a las presas libros y folletos anarquistas; no hubo más. Quevedo preguntó a las monjas si ellas hubiesen estado al frente de la cárcel que clase de lectura hubiesen dado a las detenidas. Ni cortas ni perezosas contestaron que la lectura de libros católicos, a lo que respondió Quevedo: ¡Pues, hermanas, a cada cual su doctrina! M., fué absuelto gracias a los propios esfuerzos del Juez que no olvidó la lección que aquel le dió en aquellos dias de julio de 1936, y queriendo purgarse quizás de toda la miseria que anteriormente habia creado, continuó salvando a muchos compañeros.

Jep D'ARANES.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella, convoca a todos sus afiliados, a la Asamblea General que se celebrará el Domingo, día 4 de agosto, a las 9 y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon.

Dado lo importante del O. del D. se ruega la asistencia de todos sus afiliados.

PARA LOS LECTORES DE «ESPOIR»

La semana próxima, «ESPOIR» no aparecerá.

El número correspondiente al domingo día 18 de agosto, llevará doble numeración y será un número especial de vacaciones.

Será también número doble el correspondiente al día 2 de septiembre.

Después el periódico reanudará su aparición normal.

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

PARADEROS

Se desea saber el paradero del compañero Cristóbal Mombiola, de Sariñena,

Su última dirección era Colomb-Béchar (Algérie)). La pide su hermana María y su cuñado, que estas vacaciones quieren venir a Francia para verlo y darle noticias de su madre.

Los que puedan dar noticias, que escriban a María Mombiola, 26, rue Bernard-Mulé, Toulouse.

★

Se desearía saber si entre los lectores de «Espoir» hay algún compañero que pudiera dar noticias del desaparecido compañero Juan Arís Martella. Dicho compañero desapareció entre el día 3 y 5 de mayo de 1937 en Barcelona (en los sucesos del mismo mes). Estaba encuadrado en la columna Durruti. Su empleo normal era chófer en la Canadiense. Pertenecía al Sindicato de Luz y Fuerza. Si alguien puede dar detalles de su desaparición, diríjase al compañero Santillana, 18, route de Montpellier, Sète (Hérault).

Desde Portugal

Tres victimas de Salazar

(CONCLUSION)

Augusto José GODINHO

Augusto José Godinho fué de los militantes más dinámicos y más simpáticos que conocí en el movimiento anarquista y sindicalista revolucionario. Por más difícil que se presentase la situación política con encarcelamientos en masa o persecuciones innumerables, Augusto Godinho nunca salía de su buen humor y jamás dejaba de luchar.

Siempre estaba presente en todas las reuniones y su espíritu de lucha y su serenidad jamás le abandonaban.

Ingresó muy joven en el movimiento obrero y no tardó en volverse uno de los más destacados militantes. En el sindicato de la Construcción civil de Matosinhos fué muchos años el primer secretario, desenvolviendo allí un trabajo de gran envergadura con la creación de la escuela de militantes. Su obra pronto produjo buenos frutos y no tardó en ilustrar a algunos jóvenes, que vinieron en seguida a ser sus colaboradores en la divulgación de las ideas anarquistas dentro del sindicato. La Escuela de Militantes creada por Augusto Godinho, fué una de sus buenas realizaciones.

Como primer secretario de sindicato formó parte de la Cámara sindical, y en una reunión muy agitada en un «sótano» en el sindicato de los Panaderos, en la calle de Bulhao, en Porto, apesar de la presencia de la policía, propuso la creación de grupos para luchar contra la tendencia pre-fascista del gobierno de entonces.

Participó en innumerables huelgas y asimismo en movimientos revolucionarios. Fué uno de los organizadores de las huelgas — en el Norte de Portugal — para las 8 horas de trabajo. Fué elemento activo en el movimiento de protesta contra el descuento obligatorio del 2 % sobre los salarios, descuento decretado por Salazar al llegar al poder en 1932 y participó en la huelga revolucionaria de enero de 1934. Su participación en este último movimiento mostró su gran afirmación de valor y de lealtad al compromiso asumido, que sorprendió a cuantos le conocían. Marcado el día y la hora para el estallido del movimiento, era Augusto Godinho uno de los militantes que tenían que llevar a la plaza de la Trinidad la «seña» para un grupo que allí esperaba, impaciente, la llegada de las instrucciones para entrar en lucha, cuando surge Godinho con la cabeza y parte del rostro envueltos — pues acababa de huir del hospital donde entró a consecuencia de un accidente de trabajo. Era así aquel anarquista que conocimos, por el año de 1926 y apesar de ser nosotros niños todavía, no hemos olvidado sus grandes y envidiables cualidades de luchador inteligente, ni el hombre de quien la célebre PIDE jamás arrancó algo que pudiese comprometer a sus compañeros de ideas.

Augusto Godinho colaboró en varios periódicos obreros, incluso en el diario «A Batalha», y a pesar de su condición de obrero pintor, sus colaboraciones eran valiosas.

Con la dictadura y el fracaso de la huelga revolucionaria de enero de 1934 y el cierre total de los sindicatos y demás agrupaciones y periódicos anarquistas, Godinho pasa a la acción y hace circular periódicos y hojas sueltas, impresas y distribuídas clandestinamente. La célebre PIDE sale tras su rastro en el silencio de la noche, incluso coloca algunas ametralladoras en frente de su residencia (y eso ya no era por primera vez) y apesar de todo aquel aparato bélico, Augusto Godinho consigue escaparles y pasa a vivir en la clandestinidad hasta que se le ofrece la ocasión de evadirse para Francia en compañía de Abilio Faria, habiendo embarcado en un barco carguero, en el Rio de Ouro.

Más tarde regresó a Portugal por no aceptar la imposición del gobierno fascista de Laval de ingresar en la Legión extranjera.. Detenido al llegar a Lisboa, fué juzgado y condenado a 6 años; más tarde puesto en libertad por un segundo juicio vuelve a su casa en Vilarinha, en la parte de Matosinhos.

Impacientado por la apatía y el rumbo que el movimiento antifascista tomaba resolvió emigrar a Angola (Africa portuguesa), donde vivió y trabajó en la ciudad de Luanda. Allí, por el año 1954, y habiéndome olvidado de que en aquella tierra africana también imperaba la célebre PIDE. le envié desde Rio de Janeiro, algunos periódicos libertarios y una revista burguesa «O Cruzeiro». Algún tiempo después aquel buen amigo me anunciaba que acababa de dejar la sede de la PIDE después de algunas amenazas y de algunos días de cárcel y terminaba:

«Ya no estaba acostumbrado, pues apesar de más de una decena de pasos por la policía, desde algún tiempo me habían dejado en paz. Ellos saben que a esa edad ya no es posible cambiar de ideas».

Augusto José Codinho murió, y con él desapareció uno de los grandes defensores de la libertad, uno de los más atrevidos antifascistas que conocí y uno de los anarquistas a quien la policía de Salazar tenía más dificultad en detener. Acreditamos sinceramente que la muerte de Augusto Godinho era desde hace muchos años deseada por la Gestapo portuguesa, y muy especialmente por aquellos sabuesos imbéciles que tantas veces intentaron prenderle sin éxito.

Con la muerte de aquel gran amigo y compañero, pierde el momovimiento anarquista portugués uno de sus mejores militantes.

Edgar RODRIGUES

NECROLOGICAS

JOSE LOPEZ BRETOS

El que en vida fué excelente compañero, dejó de existir a la edad de 64 años en el pueblecito de Cezan (Gers) el día 9 de junio.

Después de una larga enfermedad que al fin, pese a su gran voluntad de retornar al terruño que le vió nacer, le venció. Uno más que queda en tierras del exilio.

Terminada la guerra civil, cogió el camino del exilio, donde tuvo que afrontar los rigores de los campos de concentración y compañías de trabajo, y al fin halló, como tantos otros, la hospitalidad que con gotas de sudor tenía que pagar.

A petición del difunto su entierro fué civil. Una gran manifestación de amigos y compañeros españoles, y amistades francesas le acompañeron a su última morada. En el cementerio, un compañero dedicó unas palabras de despedida y homenaje al que en vida fué un excelente amigo y compañero.

Era oriundo de Aniés (Huesca).

Compartimos el dolor de sus familiares en España y Francia.

Que la tierra te sea leve, compañero José López Bretos.

Carmelo Casalé.

JULIO PUJOL

Inesperadamente nos llega la noticia de la muerte del compañero Julio Pujol, activo militante de la C.N.T. en Asturias. Deja tras de si una vida ejemplar y enteramente consagrada a la lucha reivindicativa y revolucionaria. Desde muy joven ingresó en la Federación Local de Avilés y formó parte del Comité de la misma, casi sin interrupción, presionado por todos los compañeros que apreciaban su dinámico entusiasmo y su entrega sin límites. Prácticamente, puede decirse que fué el organizador de la Federación Nacional de la Industria Ferroviaria, en Asturias, y uno de sus principales animadores.

Al margen de la guerra civil que desencadenó la inquisitorial reacción española, en cuyos trágicos episodios la silueta de Julio Pujol hizo honor a su pasado y a lo que habia de ser su honroso futuro, nuestro querido compañero, una vez exilado, contribuyó a la reorganización de la C.N.T. en Francia, cuando esa actitud podia entrañar graves riesgos de represión. Ya liberada Francia, ocupó la Secretaria del Comité Departamental de la C.N.T. en Bajos Pirineos.

Requerido por el Sub-Comité Regional de Asturias, Léon y Palencia, para incorporarse a la lucha clandestina contra la tirania franquista, contestó **¡como siempre!** presente, y atravesó la frontera en febrero de 1947, época particularmente difícil, puesto que estaban interrumpidas todas las relaciones comerciales entre Francia y España y todo tráfico de viajeros, circunstancia que hacía más sólida la vigilancia de las fuerzas fronterizas.

Detenido en Avilés y trasladado a la cárcel Modelo de Oviedo, fué condenado a muerte por el tribunal militar que le juzgó. Posteriormente le fué comutada la pena por la reclusión perpetua y trasladado al Penal del Dueso, donde pasó diez años largos, que consumieron su juventud, quebrantando muy seriamente su salud.

Enfermo, sin más recursos que la modesta solidaridad enviada desde Francia, encaminó sus pasos a Puereño (León) pueblecito donde vivia miserablemente su anciana madre — actualmente de 89 años de edad — cumpliendo una disposición de destierro pronunciada contra ella, sin ningún miramiento para su edad y sin otro delito que ser la madre de dos honrados militantes de la C. N.T.

Al inclinarnos ante la muerte de nuestro inolvidable Julio Pujol, deseamos rendir emocionado homenaje a su madre, imágen del sufrimiento de tantas y tantas madres que ya nada podrá vengar como no sea el reinado de la libertad y de la justicia.

El Comité Regional de la C.N.T. de Asturias, León y Palencia.

MARTIN BRUNO

Víctima de insospechada y traidora enfermedad, después de haber sufrido una delicada operación y cuando los primeros resultados parecian satisfactorios, últimamente, se ha producido lo inesperado y en breves dias de constante agravación del mal, el 9 del presente mes de julio, el compañero Martin Bruno ha dejado de existir. Apesar de su respectable edad (contaba 74 años), su actividad era notable, poniendo aún al servico de la Organización, toda la energia y voluntad del perfecto militante.

Procedente de la Sociedad de Tejedores «La Constancia» de Barcelona, ingresó con ésta en la C. N.T., en el mismo momento de su fundación en 1910. Pero si bién su labor orgánica fué notable en Barcelona, en cambió fué en Tarragona en donde puso toda su inagotable energia en la defensa de nuestra Organización y en provecho del pueblo explotado. En esta ciudad, en la cual pasó numerosos años de su vida, fué uno de los impulsores de la educación social, que culminó con la aparición de una fuerte pleyade de activos y decididos militantes.

Tanto antes, como durante la revolución de 1936, desempeñó diferentes cargos en la Organización, siempre con el beneplácito y la confianza de todos. Sus actividades sindicales le llevaron, como a tantísimos compañeros, a ser perseguido y encarcelado en no pocas ocasiones. En Francia continuó siempre en la brecha, siendo un miembro extremadamente útil de la F.L. de Houilles, a la cual pertenecia en el momento de morir.

La desaparición del compañero Martin Bruno, es una pérdida irreparable para sus familiares, para sus amigos y, particularmente, para la Organización.

Al sepelio civil que tuvo lugar el dia 10 del corriente, acudieron numerosos compañeros que con emoción testimoniaron la firme estima que sentian por el finado.

Que la tierra te sea leve, querido compañero.

REFLEXIONES

Todo lo que se puede decir en materia de filosofía y sociología está ya escrito en líneas generales. Por ello lo que hace falta es una opinión más humana sobre la sociedad, partiendo de la base de que el mejor gobierno es el que menos gobierna.

La instrucción sociológica de los seres humanos tiene que empezar desde la infancia para que, desde que están en la escuela y tienen uso de razón, vayan comprendiendo su misión en la Sociedad: no llevar una vida de carneros como la que lleva en la actualidad la clase trabajadora, organizar la producción; administrar los bienes de la sociedad; favorecer al prójimo y no explotarlo como viene ocurriendo desde que los hombres vinieron a este maldito mundo lleno de contradicciones y de guerras.

Claro que para llegar a esto hace falta hacer una revolución como la que se empezó a hacer en el 36.

Por eso los que tienen facilidad para escribir bien y de manera clara y sencilla debían emplear su saber en explicar una y otra vez todas estas cosas que muchos no comprenden:

Hablar más de la esencia federalista de los sindicatos que son los llamados a organizar la producción de los bienes de la sociedad;

Decir siempre que los explotados tenemos que exigir una prensa libre para a través de ella, explicar con datos que todas las riquezas las producen los trabajadores, que son los que más derecho tienen de exigir una conducta más humana para hacer feliz a toda la sociedad, distribuyendo esas riquezas equitativamente.

Hemos de hacer resaltar el orgullo de todo el que trabaja en bien de una sociedad justa, tal como la desean los anarquistas; una sociedad que suprima los esclavos: tanto los que dependen de un patrón capitalista privado, como los que dependen de un capitalismo de Estado estilo ruso.

Hay que repetir, para los que nos escuchan por primera vez, que no es difícil llegar a vivir en una sociedad tal como la anhelamos los anarquistas; una sociedad donde no falte el pan cotidiano tal como ocurre hoy en día aunque los hombres desean trabajar para obtenerlo.

No ha de cansarnos decir de nuevo la necesidad de terminar con las clases que son las que hacen enfrentarse, en España y en el mundo entero, a todos los hombres en una guerra continua.

Razones tenemos los hombres de ideas libres en defender esta tesis, ya que es la única que puede darle al mundo bienestar y tranquilidad.

Quizá sea ingenuo exponer que quieren poder coger a todos esos vividores que se oponen a esa sociedad que deseamos ver implantada, para hacerles trabajar con la intensidad que lo hacemos ahora, en la miseria, los malos tratos, desprecios y demás. Tengo la seguridad que terminarían por ser más revolucionarios que Bakunina y llegarían a comprender que las riquezas de los pueblos deben gozarlas todos los seres por igual.

En la Sociedad que desea ver instaurada la C.N.T., el pillo y el explotador no tienen cabida; ya que son los sindicatos y los municipios libres, federados entre sí, los que llevarían el control de la producción y de la distribución, siendo los creadores de la felicidad del pueblo — muy diferente a lo que ocurre ahora tanto en el campo capitalista como en el llamado «comunista».

A. JURADO.

Casablanca.

ESPOIR
HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C.N.T.F.

LA CHASSE AUX SORCIÈRES AU CANADA

LA MARINE CANADIENNE A CONGEDIE UN JEUNE HOMME QUE LA GENDARMERIE AVAIT INDIQUE — ET PAR ERREUR — COMME ETANT NEVEU DE COMMUNISTE

OTTAWA. — Le ministre de la Justice, M. Lionel Chevrier, après un vibrant plaidoyer en faveur de la Gendarmerie royale, s'est vu obligé de s'excuser pour une grave erreur de cette dernière.

Piteusement, M. Chevrier a révélé que le jeune Gordon Harry Knott, de Vancouver, n'est pas le neveu du communiste du même nom... et que par conséquent, il n'aurait pas dû être licencié de la marine en 1961.

(Le ministre de la Justice n'a pas révélé cependant de quel crime se rend coupable quelqu'un dont l'oncle est communiste.)

Tout en se répandant en excuses à l'endroit du jeune homme et de ses parents, M. Chevrier a promis de faire en sorte que ce dernier, s'il le désire, puise poursuivre sa carrière militaire.

Il a expliqué que dès 1958, la Gendarmerie royale tenait d'une personne très responsable que l'oncle du jeune Knott était communiste.

Quand, en 1961, il fit sa demande d'entrée dans la marine, la Gendarmerie fit une nouvelle enquête lors de laquelle une autre bonne source confirma que le candidat était le neveu d'un communiste.

Enfin, le député néo-démocrate, M. Cameron, ayant affirmé qu'il s'agissait là d'une erreur, la Gendarmerie « entreprit une enquête particulièrement approfondie sur la côte ouest ». C'est alors qu'une source indéniable établit que le jeune homme n'était pas le neveu du communiste Ernest Leon Knott.

La source en question était vraisemblablement le registre de la mairie ou de la paroisse...

Dernièrement, M. Cameron a relaté que dès le congédiement du jeune homme, en 1961, il avait saisi de l'affaire le ministre associé de la Défense, M. Sevigny, convaincu qu'il s'agissait d'une erreur de la part de la Gendarmerie royale.

Il lui fut répondu que le jeune Knott avait été congédié à la suite d'une enquête détaillée et ses démarches subséquentes pour le faire réhabiliter se révélèrent également vaines.

Peu de temps avant de confesser l'erreur de la Gendarmerie royale, le ministre de la Justice avait déclaré qu'aucun corps policier au monde ne peut se comparer à cette dernière, laquelle continuerait de se consacrer au dépistage des communistes au Canadá.

M. Chevrier a ajouté qu'il ne voyait pas le besoin de créer un comité parlementaire pour faire enquête sur les activités de sécurité de la Gendarmerie, tel que le réclame le chef néo-démocrate.

Les enquêtes de sécurité — a-t-il dit — doivent être entourées du plus grand secret de peur que les sources de renseignements ne se tarissent et que les éléments subversifs n'aient vent des méthodes employés par la police.

Mais, ayant dû s'excuser de l'erreur commise, le ministre de la Justice a déclaré qu'il étudierait la suggestion du leader NPD.

Jean CHARPENTIER

Lettre ouverte aux mères françaises

Trois jeunes français sont dans les cachots franquistes. Trois jeunes français, âgés respectivement de 17, 20 et 23 ans, vont y purger des peines allant de 15 à 30 ans de prison. L'un d'eux, paraît-il a été torturé à l'électricité, selon « France-Soir ».

Qu'ont-ils fait ces trois jeunes gens ? Blousons noirs ou blousons dorés, ont-ils tué une vieille dame pour la voler ? Ont-ils dévalisé une villa ? Ont-ils commis des hold-up afin de se procurer l'argent nécessaire pour mener la « dolce vita » ? Non ! Ces jeunes gens ont obéi à une impulsion généreuse. Pleins d'idéal de justice et de solidarité humaine, ils ont voulu agir selon leur conscience, et soulevés d'indignation après le lâche crime commis en Espagne dans le jugement de Grimau, ils ont voulu faire justice, puisque la justice était bafouée. Mais qu'ont-ils fait ? Ils ont posé quelques pétards qui n'ont fait de mal à personne, ils ont distribué quelques tracts contre le dictateur Franco que tout le monde connaît et qu'aucun chef d'Etat n'ose encore inviter officiellement (ça viendra peut-être !), à cause de la traînée de sang et d'atrocités qui l'auréole.

Voila ce qu'ils ont fait ces trois jeunes étudiants français !

Quelle mère n'est pas fière de son fils, quand elle le voit s'enthousiasmer, non pour le twist, non pour un joli Hollyday, non pour des millions, mais pour un idéal qui prouve des qualités sérieuses de générosité, de bonté, d'intelligence ! Quelle mère peut blâmer son fils de vouloir la justice, la vraie, de désirer que la liberté règne, que tous soient égaux dans le monde !

Et pourtant trois mamans pleurent en pensant que leurs enfants vont paser leur jeunesse et les années d'adulte en prison, en butte à des tortures peut-être. Trois mamans se désolent, pour elles il n'y aura pas de vacances cet été. seul un cachot sombre et lugubre toujours dans leur pensée.

Ah ! si leur fils, blouson noir ou blouson doré, avait tué, volé, matraqué des gens, on aurait pu espérer qu'avec une peine très légère tout serait vite rentré dans l'ordre, mais voilà, ils ont voulu lutter pour la justice !

La justice franquiste qui reçoit les chefs O.A.S. responsables de nombreux crimes, qui les accueille et les protège pour les soustraire à la justice française, la justice franquiste ne peut pas, n'est-ce-pas, être bienveillante avec trois jeunes étudiants qui n'ont causé aucun mal à personne, mais qui aiment la justice !

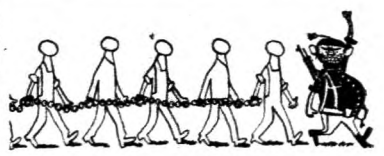
Et nous, les mères françaises, nous allons nous préparer à partir en vacances sans rien faire pour ces garçons ? Nous allons les oublier pour ne pas avoir de remords ! Nous allons donner au monde ce spectacle de nous désintéresser tout à fait de ce que peut arriver à ces jeunes gens ?

Non, mères françaises, nous ne pouvons pas laisser s'accomplir cet acte infâme. Ce qui arrive à ces junes gens, peut arriver demain à nos enfants. Nous devons écrire, télégraphier à nos ministres, à notre chef d'Etat, à l'ambassadeur de l'Espagne franquiste et montrer ainsi que toutes les mères françaises sont en alerte. En défendant Ferri, Battoux et Pecunia, ce sont nos fils que nous défendons; et en donnant la preuve par notre action, que nous sommes opposées à ce régime de dictature, nous protégerons l'avenir de nos fils.

Mères de France, agissez ! Une lettre, un télégramme, quelques sous pour le timbre, cinq minutes pour l'adresse et de milliers de lettres peuvent influencer le jugement et sauver trois jeunes.

Pensez que rien n'est plus triste qu'une mère qui pleure !

M .VILASETRU,
Professeur à Nice,
Membre du Parti Socialiste Unifié.



L'agitation sociale en Espagne

GREVES AUX ASTURIES

Nous reproduisons de « Le Monde », de la chronique de son correspondant particulier en Espagne, J.A. Novais :

« Mdrid — 23 juillet —. On estime à 4.500 le nombre de mineurs qui faisaient grève lundi dans les Asturies. Un communiqué de l'agence officieuse « Cifra » retransmis par la radio à 8 heures du soir, se bornait à déclarer que les grèves étaient localisées dans cinq mines du bassin du Caudal et de l'Aller.

.. ..

Les ouvriers de la mine Llama — de la Société Nueva Montaña Quijano, de Santander — ont déclenché le mouvement il y a déjà plusieurs jours, pour protester contre la conduite arbitraire d'un ingénieur. Selon le communiqué, « les ouvriers présentèrent leur plainte au délégué syndical et immédiatement après se déclarèrent en grève sans même attendre le résultat de leur démarche ».

.. ..

Les quatre autres mines qui se trouvent en grève depuis samedi sont situées entre Morena et Miéres : ce sont celles de Figueredo, Tres Amigos, Dominico et Hullera Española. Les ouvriers réclament une gratification supérieure à l'occasion du 18 juillet (fête nationale) et une augmentation des congés payés (les ouvriers d'autres entreprises, comme, par exemple, la Fábrica de Miéres, ont déjà obtenu satisfaction à ce sujet).

.. ..

Dans plusieurs des mines en grève, comme la Figueredo et Tres Amigos, le personnel s'était délibérément abstenu de participer aux élections syndicales, que l'Alliance Syndicale, syndicat clandestin groupant les socialistes, les anarchistes et les travailleurs basques, l'avait invité a boycotter.

.. ..

L'article 14 de la charte des Espagnols — garantissant la libre résidence — est toujours suspendu : le gouvernement peut, en conséquence, s'il le juge bon, « déplacer » les grévistes les plus « rebelles ».

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Les Livres

Le bal des débutantes

Par Alan PATON (1)

Alan Paton est l'auteur sud-africain de « Pleure, ô Pays bien-aimé » dont a été tiré un film émouvant. Cette fois encore, c'est avec la misérable population noire de son pays qu'il nous met en contact, dans une série de récits dont beaucoup portent sur son expérience de directeur — blanc — d'une pénitencier pour jeunes noirs.

On ne peut nier que se trouvent ici des idées généreuses. Et d'ailleurs lorsqu'il présidait aux destinées de ce pénitencier, Alan Paton avait la prétention de « remplacer les barbelés par des fleurs ». Cela n'allait pas toujours sans inconvénients, et les évasions étaient extrêmement nombreuses; mais il parvenait à gagner la confiance des jeunes délinquantes dont il avait la charge.

Sans doute peut-on trouver dans ces pages quelques indices d'une certaine complaisance envers sa propre attitude. Mais dans un pays dominé par le racisme le plus obtus et le plus féroce, comme l'Afrique du Sud, il est assez rare de trouver un esprit aussi libre que celui d'Alan Paton pour lui concéder ces menues faiblesses.

En tout cas, il faut noter que les idées de Paton sur les noirs de son pays paraissent parfaitement saines. Il sait éviter la bienveillance paternaliste dont ne peuvent se défaire tous les blancs vis-à-vis des peuples de couleur et il a une compréhension entière de la dignité de ces hommes injustement opprimés.

Quant à l'existence parmi eux de nombreux voleurs et d'autres individus qui vivent en marge de la société, pour des raisons autres que politiques, il a bien compris qu'elle doit être attribuée à la condition sociale faite à ces gens qui font l'objet d'une ségrégation inhumaine.

En lisant ces nouvelles écrites dans un style simple, dépouillé de toute vaine recherche d'effet, et auxquelles ne manquent ni l'humour parfois, ni souvent l'émotion discrète d'un homme de bonne volonté, on se trouve plongé dans la tragédie sud-africaine, dont, hélas, on ne voit guère le terme.

Ce livre aux dimensions modestes apparaît comme une précieux témoignage et un plaidoyer trop rare dans un tel pays. Cela est pour beaucoup dans le prix qu'on y attachera.

La traduction est due à Denise Van Moppès.

J. B.

(1) Ed. Albin Michel. Coll. « Les grandes traductions ».

Le Théâtre Théâtral

Par Vsévolod MEYERHOLD (1)

L'ouvrage, en réalité, est plutôt dû à Nina Gourfinkel qui a rassemblé une série d'écrits de Vsévolod Meyerhold, le grand homme de théâtre russe, adversaire et collaborateur à la fois de Stanislavski, ainsi que certais textes écrits par d'autres sur Meyerhold.

Le recueil qui comporte en outre la description de nombreuses mises en scènes dues à Meyerhold, se termine par une documentation photographique dont l'intérêt puissant rachète sans nulle peine la médiocre qualité technique due à d'nsurmontables difficultés.

Meyerhold fut l'un des phares du renouveau théâtral qui s'est accompli au début de notre siècle, dans toute l'Europe. Il s'élevait avec véhémence contre le souci naturaliste qui animait par exemple Antoine en France, tout comme les recettes du « réalisme psychologique » cher à son maître Stanislavski.

Ses tendances personnelles le poussaient vers le théâtre poétique et la « théâtralisation » qu'il vise apparaît sans nul doute comme un ancêtre — par l'intermédiaire de Erwin Piscador — de la « distanciation » prônée par Bertold Brecht.

Et c'est sans surprise qu'on le voit fréquemment évoquer le théâtre de notre compatriote Verhaeren dont le symbolisme, tout comme celui de Maeterlinck, convenait parfaitement à ses conceptions et à ses goûts.

Au long de ce livre copieux et passionnant pour tout amateur de théâtre, on peut suivre la carrière de Meyerhold, partager ses soucis et pénétrer dans l'intimité de sa pensée. On trouvera particulièrement intéressantes à cet égard les pages consacrées à des pensées de Meyerhold sur le théâtre. ainsi que celles qui nous livrent sa correspondance avec Anton Tchékov.

Relevons encore la présence de notes sur les principaux artistes de théâtre russes, mentionnés dans le volume.

D'un tel ouvrage, il faudrait parler très longuement, ou alors on ne peut pas en dire grand-chose. Mais on doit, à coup sûr, le recommander vivement à tous les amateurs et à tous les curieux des choses du théâtre.

(1) Ed. Gallimard. Coll. « Pratique du théâtre ».

Furie Atlantique

Par Hammond INNES (1)

C'est à la fois uen histoire de famille et une violente aventure maritime. Donald Ross reçoit la visite d'un homme d'affaires à la recherche d'un major Braddock qui, croit-il, n'est autre que le frère de Ross, Iain, porté disparu pendant la guerre.

Ce major Braddock vient d'être chargé de la délicate mission de diriger — officieusement — l'évacuation d'une base d'artillerie située sur une île écossaise, Laerg, d'où précisément proviennent les Ross.

Donald s'élance à la recherche du major Braddock, prétextant de son métier de peintre. Il découvre rapidement que c'est bel et bien son frère Iain. Donald obtient l'autorisation de se rendre sur l'île de Laerg, mais alors qu'il s'y trouve, les conditions atmosphériques poussent le faux major Braddock à donner l'ordre d'évacuation de tout le personnel. Or les barges qui transportent les hommes de l'île sont prises dans une tempête immense. L'une des barges, celle où se trouve Donald, est détruite et beaucoup d'hommes périssent.

On assiste alors à un long et périlleux sauvetage qui coûte d'ailleurs plusieurs vies. En définitive, l'opération est un désastre. Et puisqu'à l'armée il faut toujours un responsable, c'est le major Braddock qui est accusé de tout. Mais ce dernier, tout d'abord frappé — réellement ou prétendument, on le devine mal tout d'abord — d'amnésie et de dépression nerveuse, parvient à s'évader après sa condamnation.

Dès qu'il apprend l'évasion, Donald sait qu'il retrouvera son frère à Laerg. C'est là qu'il connaîtra enfin les détails de l'histoire de Iain, peu avant la mort de ce dernier.

Il n'est pas question de démêler, pour apprécier un tel ouvrage, si l'on aime ces violentes histoires de mer. L'ouvrage emporte l'adhésion sans réserve. Il est bien construit, bien écrit, ménageant sans cesse l'intérêt du lecteur, imposant les visions à la fois sinistres et irréelles de l'Ecosse, entraînant le lecteur dans le déchaînement des éléments, qui sont analysés avec une précision de spécialiste.

On nous signale que la critique anglo-saxonne a accueilli ce roman avec des éloges rares. Disons que c'est un ouvrage qui mérite le respect et qui se recommande vivement. La traduction due à Jacques Dore et Henri Nolp est excellente et permet de conserver sans nul doute l'essentiel de l'original.

J. B.

(1) Ed. Plon.